

LES
CINQ CODES

EN MINIATURE,
PUBLIÉS
PAR CONSTANT-CHANTPIE,
CONTENANT

LA CHARTE CONSTITUTIONNELLE, LA CORRÉLATION DES
ARTICLES DES CODES ENTRE EUX; ET UNE TABLE
ALPHABÉTIQUE A LA SUITE DE CHAQUE CODE.

AVEC UN APPENDICE

Refermant les Lois sur la Société, les Salaires

75 c.

OEUVRES

DE

GOLARDEAU,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



DRPS
FA
268

UNIVERSITAT D'ALACANT
Biblioteca Universit ria



0500757031

LES
CINQ CODES
EN MINIATURE,
PUBLIÉS
PAR CONSTANT-CHANTPIE,
CONTENANT

LA CHARTE CONSTITUTIONNELLE, LA CORRÉLATION DES
ARTICLES DES CODES ENTRE EUX; ET UNE TABLE
ALPHABÉTIQUE A LA SUITE DE CHAQUE CODE.

AVEC UN APPENDICE

Renfermant les Loix sur le Sacrilège, sur les Substitutions, sur la Liberté de la Presse, et leur rapport avec les Codes d'Instruction criminelle et Pénal; sur les Chemins vicinaux; sur l'Abolition du Divorce; sur le Droit d'Aubaine; sur les Intérêts; sur le Notariat; celle du 25 juin sur les modifications du Code Pénal; les Ordonnances sur la profession d'avocat et la plaidoirie; le Tarif des frais et dépens en matière civile; le Tarif des frais en matière criminelle;

ET UNE TABLE ANALYTIQUE DES CINQ CODES.

PROSPECTUS.

Cette jolie édition, imprimée avec des caractères neufs de Henri Didot, sur papier superfine vélin d'Annonay, des fabriques de MM. Montgolfier, se publie en six livraisons à 60 c., qui paraîtront tous les 20 jours.

Si le nombre des livraisons excédait six, les autres seraient données *gratis*.

75 c.

TOME II.

OEUVRES
DE
GOLARDEAU,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Tomé Second.

PARIS.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE,
PALAIS ROYAL, GALERIE DE BOIS, N. 263-264.

—
1826.

2 vol set

2.00
5

OEUVRES
DE
COLARDEAU.

FL DAPS FA/0248'02
0500257031

OEUVRES
DE
COLARDEAU,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Tomé Second.



PARIS.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE,

PALAIS ROYAL, GALERIE DE BOIS, N. 263-264.

—
1826.


IMPRIMERIE DE H. BALZAC,
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

CALISTE,
TRAGÉDIE. (1760.)

PERSONNAGES.

SCIOLTO, sénateur génois.
CALISTE, fille de Sciolto.
LOTHARIO, amant de Caliste.
ALTAMONT, rival de Lothario.
MONTALDE, ami de Lothario.
LUCILE, confidente de Caliste.
UN GENOIS.
FIESQUE, Personnages muets, attachés à Sciolto.
DORIA, Personnages muets, attachés à Sciolto.
SUITE de Sciolto et de Lothario.

La scène est à Gènes, dans le palais de Sciolto.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOTHARIO, MONTALDE.

LOTHARIO.

MONTALDE est étonné de suivre avant l'au rore
Le fier Lothario dans des murs qu'il abhorre.

Sorti depuis deux ans de ce séjour fatal,
 J'y déteste un tyran, j'y déteste un rival :
 Mais mon persécuteur malgré moi m'y rappelle.
 Peut être il me prépare une injure nouvelle.
 Sciolto, sur l'avis qu'il doit me déclarer
 Un ordre glorieux dont on veut m'honorer,
 Chez lui-même en ces lieux m'oblige de l'attendre.
 Du palais de Frégose il doit bientôt s'y rendre...
 Lui, chez Frégose, ami ! quel seroit son dessein ?
 Quoi, de ce sénateur l'orgueil républicain
 A ramper sous le doge auroit pu se réduire !
 Ah ! puisqu'il s'humilie, il veut encor me nuire !

MONTALDE.

Du plus grand des Génois respecte les vertus.
 Ingrat Lothario, ne te souvient-il plus
 Que ce même mortel, objet de ta colère,
 Éleva ton enfance et te servit de père ?
 Sa fille, de ses jours l'espoir et le bonheur,
 De plus doux sentiments n'a point rempli son cœur.

LOTHARIO.

Caliste.

MONTALDE.

Eh bien ? Ton ame, encor plus inhumaine,
 Confond-elle aujourd'hui Caliste dans sa haine ?

LOTHARIO.

Montalde, que dis-tu ! qui ? moi !... moi, la haïr !
 Son père fut injuste... il osa me trahir...
 De ma haine pour lui Caliste est séparée.
 Autant que je le hais Caliste est adorée.
 D'un tyran, déguisé ne vante plus les dons ;

Sa main les infecta des plus cruels poisons.
 Gènes vit ma jeunesse, errante en son enceinte,
 Languir près des tombeaux de ma famille éteinte ;
 Crois moi, de Sciolto la trompeuse amitié
 M'accueillit par orgueil et non pas par pitié.
 Ses bienfaits, sur mes jours versés avec mesure,
 Pour ce cœur né jaloux n'ont été qu'une injure.
 Entre Altamont et moi ses dons mal divisés,
 Prévenaient mon rival et m'étoient refusés.
 Tu le sais ; ce mortel, sûr de la préférence,
 M'opposa de tout temps sa fière concurrence.
 Sans parler des honneurs qu'il usurpa sur moi,
 Caliste, dont l'amour m'avoit donné la foi,
 Caliste à ce rival alloit être enchaînée :
 Déjà de leur hymen on pressoit la journée :
 Jour cruel, jour affreux que prévint ma fureur !
 Rappelle-toi ces temps de révolte et d'horreur.
 Dans nos remparts alors mes secrètes intrigues
 Rallumèrent le feu des complots et des ligues.
 Le père d'Altamont, par ce glaive égorgé,
 Paya le désespoir de mon cœur outragé ;
 Et de l'hymen du fils la pompe suspendue
 En appareil de mort fut changée à ma vue.

MONTALDE.

Des malheureux Génois tel est le triste sort :
 Le foible est abattu sous les coups du plus fort ;
 Et parmi les horreurs du tumulte anarchique,
 Tout pouvoir est sacré lorsqu'il est tyrannique.
 J'ai vu nos citoyens, dans nos murs embrasés,
 L'un sur l'autre expirants, l'un par l'autre écrasés.

Mais, hélas ! j'ignorois qu'en ces jours de carnage
 Allamont immolé l'eût été par ta rage.
 Quoi ! dans les flancs glacés d'un timide vieillard
 Ta main dénaturée enfonce le poignard !
 Tigre qui dans la nuit dévores tes victimes,
 Tu n'as d'autre vertu que de cacher tes crimes.
 Que dis-je ! tes fureurs vont bientôt éclater ;
 Le frein le plus sacré ne peut les arrêter.
 Déjà, foulant aux pieds les lois que tu dédaignes,
 Tu traînes après toi, sous d'horribles enseignes,
 Cet amas d'étrangers et de brigands obscurs
 Que Génes à regret recèle dans ses murs.
 Voilà de quels soutiens appuyant ton suffrage
 Des rangs et des honneurs tu règles le partage.
 C'est par toi que Frégose, envahissant l'état,
 Ceint la tiare au temple et préside au sénat ;
 Tyran dont la grandeur, par le crime usurpée,
 Profane l'encensoir, déshonore l'épée.
 Nous voyons chaque jour les plus grands des Génois
 Opprimés, exilés ou proscrits par vos lois.
 C'en est trop : si ton bras, lâchement homicide,
 Étend sur Sciolto la rage qui le guide,
 Ton aspect désormais est horrible pour moi :
 Je ne suis plus l'ami d'un monstre tel que toi.

LOTHARIO.

Ces reproches amers n'ont rien qui m'épouvante.
 Des crimes de ma main cette image effrayante,
 Ces concurrents punis, et ce sang, et ces morts,
 Rien, quand je suis vengé, n'excite mes remords.
 Peins-moi plutôt, peins-moi Caliste dans les larmes,

Du deuil le plus lugubre enveloppant ses charmes ;
 Peins-moi son désespoir, mes forfaits, ses vertus ;
 Peins-moi Caliste enfin... que je ne verrai plus !
 Dis-moi que, furieux et contraire à moi-même,
 Indignement jaloux, j'ai perdu ce que j'aime.
 C'est par l'amour qu'il faut intimider mon cœur.
 C'est par l'amour enfin que je me fais horreur.
 Caliste !... Ah, dieux !

MONTALDE.

Quels cris échappent de ta bouche !
 L'amour dans ses chagrins prend-il ce ton farouche ?
 Ah ! tu me fais frémir !

LOTHARIO.

Frémis de mes transports,
 De mon désordre affreux, du crime et des remords.
 Plût au ciel que mon bras, bornant sa violence
 Eût pu dans le carnage assouvir sa vengeance !
 Mais ce cœur, né sensible autant qu'infortuné,
 Dévoré par l'amour, de rage empoisonné,
 A-t-il pu s'arrêter dans le juste équilibre
 Où se repose une âme indifférente et libre ?
 C'est peu d'avoir éteint dans le sang et les pleurs
 Le flambeau d'un hymen rompu par mes fureurs :
 Craignant de perdre encore une amante adorée,
 Malgré tous mes serments, après sa foi jurée,
 Je cours vers Caliste... A l'aspect du courroux
 Qui peignoit de mes yeux les sentiments jaloux,
 Voyant encor ma main de meurtre dégouttante,
 La victime à mes pieds interdite, expirante,
 Tombe sans mouvement... O transports criminels !

Dieux ! il est donc des cœurs que l'amour rend cruels !
De ce lâche attentat mon ame est obsédée.
Tout m'en rappelle ici l'épouvantable idée
Sortons.

MONTALDE.

Quel crime ? Arrête.

LOTHARIO.

Au nom de l'amitié,

Par respect pour Caliste , et pour moi par pitié,
N'arrache point l'aveu de ce honteux mystère.
Ah ! laisse-moi du moins la gloire de le taire.
Si même malgré moi mon trouble en a parlé,
Frappe ; tu dois la mort à qui l'a révélé.

MONTALDE.

Eh bien ! mets à profit ce repentir sublime ;
Auprès de Sciolto cours réparer ton crime.
Amant respectueux et digne de leur choix ,
Sur sa fille et sur lui va reprendre tes droits.

LOTHARIO.

Moi, porter à leurs pieds mes remords pour hommages !
Caliste !... après le vœu de punir mon outrage ,
Après l'ordre éternel de fuir loin de ses yeux ;
Les imprécations chargèrent ses adieux.
Tout ce qu'un grand courroux peut répandre d'injures ,
Tout ce que l'on peut dire à des amants parjures ,
Les reproches, les cris, les larmes, les refus,
Regrets d'avoir aimé, serments de n'aimer plus,
Caliste employa tout ; et ses douleurs funestes
Dévouèrent ma tête aux vengeances célestes.
Ah ! du moins sauvons-lui mon aspect odieux.

C'est son père, en un mot, que j'attends en ces lieux.
Il ignore un amour détesté par sa fille.
Mes feux toujours cachés au sein de sa famille,
Dans l'ombre et le silence avec soin renfermés,
Ne brillèrent qu'aux yeux qui les ont allumés.
Mais cependant, ami, que prévoir et que craindre ?
Que me veut Sciolto ! Lasse de se contraindre,
Caliste, abandonnée aux cris du désespoir,
A-t-elle révélé l'attentat le plus noir ?
Ah ! peut-être Altamont, ce rival que j'abhorre,
Au temple de l'hymen l'appelle-t-il encore.
Ce doute est trop affreux ! quel que soit mon malheur,
Allons, que Sciolto m'en découvre l'horreur.

SCÈNE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, SCIO LTO.

SCIO LTO.

Quels farouches regards le perfide me lance !
(*A Lothario qui semble faire un mouvement pour sortir.*)
Viens, approche : est-ce à toi de craindre ma présence ?
Quoi ! l'aspect de ces lieux enflamme ton courroux !

LOTHARIO.

J'y reçus des affronts, mon cœur y fut jaloux.
Ah ! peut-être vas-tu combler mon infortune.
Parle, et délivre-moi de leur vue importune.
Que viens-tu m'annoncer, et quels sont tes desseins ?
Caliste a-t-elle mis le glaive dans tes mains ?

SCIO LTO.

Ma fille, vertueuse autant qu'elle m'est chère,

Tremblante pour les jours de son malheureux père.
 Frémit épouvantée au bruit de ta fureur :
 Barbare ! ton nom seul la remplit de terreur.
 Oui, si je consultois sa tendresse alarmée,
 Ta mort auroit vengé ma famille opprimée.
 Mais tout impur qu'il est, ton sang est à l'état,
 Et dans le citoyen je pardonne à l'ingrat.
 Gênes veut à sa gloire employer ton courage.
 De la guerre sous moi tu fis l'apprentissage :
 Je ne te parle point de tant d'autres vertus
 Dont tu reçus l'exemple, et qu'enfin tu n'as plus.
 Graces à l'ascendant de ton destin funeste,
 Ton cœur est né féroce, et la valeur te reste.
 Au nom de la patrie et de ton souverain,
 Du glaive de l'état je viens armer ta main.
 Ce peuple méprisé, ce perfide insulaire,
 Ennemi des Génois, dont il est tributaire,
 Le Corse, qui, cédant à la nécessité,
 Nous vendit tant de fois sa foible liberté,
 A l'abri des rochers de son île sauvage
 Vient de briser encor les fers de l'esclavage.
 Gênes, pour le punir, demande ton appui :
 La flotte est préparée, et l'on part aujourd'hui.

LOTHARIO, *ironiquement.*

A ce titre brillant par ton choix destiné,
 Altamont n'attend plus que l'instant fortuné.
 Pourquoi lui dérober l'honneur d'une victoire ?
 Ce mortel, autrefois si jaloux de ma gloire,
 Aux genoux de Caliste est-il moins généreux ?
 Ne sait-il plus enfin que lui vanter ses feux ?

SCIO ITO.

Pourquoi renouveler nos disputes cruelles ?
 Acceptes-tu l'honneur de vaincre des rebelles ?
 Réponds, ou ce jour même, au défaut de ton bras,
 Le héros que tu hais vengera nos états.

LOTHARIO.

A ces mots j'obéis : mais l'ordre qu'on m'impose
 Ne peut être scellé qu'au palais de Frégose,
 Et j'y cours.

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LUCILE.

LUCILE.

O terreur ! ô père infortuné !

SCIO ITO.

Pourquoi ces cris plaintifs et ce front consterné ?
 Que voulez-vous, Lucile ?

LUCILE.

A peine de l'aurore

Caliste a-t-elle vu les premiers feux éclore
 Que, le sein découvert, les traits défigurés,
 Elle a fui vers ces lieux à la mort consacrés.
 Où sa longue douleur, dans un deuil solitaire,
 Va pleurer chaque jour le trépas de sa mère.
 Ah, seigneur ! je ne sais quel nouveau désespoir
 Mêle son amertume à ce triste devoir ;
 Mais je crains qu'aujourd'hui Caliste ne succombe.
 De votre auguste épouse elle embrasse la tombe,
 Et ses gémissements élanés vers les cieux...

(*Voyant Lothario.*)

Venez, seigneur!... Quel monstre épouvante mes yeux!

LOTHARIO.

Ah, Lucile! écoutez. O désespoir! ô rage!
On me flatte, on m'appelle, et ma présence outrage!
Achevez et comblez le désordre où je suis.

Caliste, est-il bien vrai, succombe à ses ennuis?

SCIOLTO.

Que t'importent, crue! les maux de ma famille?

LOTHARIO.

Que m'importe! grands dieux!

SCIOLTO.

Retournez vers ma fille,

Lucile; dites-lui, pour calmer ses douleurs,
Que mes embrassements vont essuyer ses pleurs.

(*Lucile sort.*) (*A Lothario.*)

Allez... Toi, cours au port.

LOTHARIO.

Ah! je dois fuir sans doute;

Caliste me déteste, je pars... Mais écoute:
Si de tes derniers ans le cours t'est précieux,
Ne précipite point un hymen odieux.
Attends le jour auguste où mes mains fortunées
Tourneront vers ces bords nos poupes couronnées,
Ou que ce même ami qui doit suivre mes pas,
A ta fille vengée apprenne mon trépas.

SCIOLTO.

Quel intérêt...?

LOTHARIO.

Connois ce funeste mystère:

Je l'aime; tu ne vis qu'autant qu'elle m'est chère.
Tremble qu'à mon retour, amant fier et jaloux,
Je n'immole avec toi deux perfides époux.
Adieu.

SCÈNE IV.

SCIOLTO, *soul.*

Quel jour affreux a passé dans mon ame!

Il brûle pour Caliste, et j'ignorois sa flamme!
A-t-il un seul instant humilié son cœur?
L'aveu de son amour est un cri de fureur.
Mais ce front paternel, sous les rides de l'âge,
De ses indignes feux ne ressent point l'outrage.
Caliste le déteste, et cent fois son courroux
Voulu! sur le perfide appesantir mes coups.
Elle aura su qu'ici mon ordre le rappelle:
Voilà, voilà l'objet de sa douleur nouvelle.
Mais qu'il parte, il suffit; qu'il sorte de ces murs.
Il rompt de mes projets les ressorts les plus sûrs.
Du parti qu'il soutient désunissons le traître,
Lothario, Frégose, et l'esclave et le maître,
Ennemis de l'état sous des noms différents,
Connoîtront aujourd'hui si je hais des tyrans.

SCÈNE V.

SCIOLTO, ALTAMONT, FIESQUE, DORIA,
ET AUTRES GÉNOIS.

ALTAMONT.

Protecteur d'Altamont, ô mon auguste père,
Il luiit enfin ce jour si lent pour ma colère,
Ce jour où par l'honneur mon courage excité
Au sénat avili rendra sa majesté.
Ordonnez, disposez.

SCIOLTO.

Héros, l'espoir de Gènes,
Craignons, en les brisant, d'ensanglanter nos chaînes.
Tout nous seconde, amis. Ce farouche oppresseur,
Du trône et de l'autel profane usurpateur,
Frégose, pour punir des peuples infidèles,
Fait sortir de vos ports ses légions cruelles.
L'affreux Lothario, son invincible appui,
Sous le même prétexte est éloigné de lui.
Je n'enveloppe point l'ingrat dans ma vengeance;
Pardonnez : je l'aimai dès sa plus tendre enfance;
Et mon cœur, qu'il outrage et qu'il vient de braver,
Par un dernier bienfait veut encor le sauver.
Cet ordre est rigoureux, mais il est nécessaire.
Un outrage nouveau, que mon orgueil doit taire,
Force enfin ma justice à bannir cet ingrat.
Je le plains, mais je salue et ma gloire et l'état.

ALTAMONT.

Seigneur, oubliez-vous son audace et ses crimes ?

Qu'il périsse, ou craignons d'être un jour ses victimes.
Sans vos ménagements, sans vos ordres sacrés,
J'allois plonger ce fer dans ses flancs abhorrés.
Des murs de ce palais il repassoit l'enceinte,
Sur son front menaçant sa fureur étoit peinte.
Ah ! seigneur, je ne sais ; j'ai cru voir sur ses pas
Les mânes paternels qui me tendoient les bras.
Qu'on accuse aisément un mortel qu'on déteste !
Mon père ; enveloppé dans un piège funeste,
Par un bras inconnu mourut assassiné..
Je hais Lothario : lui seul est soupçonné
Pourquoi donc aujourd'hui le soustraire à ma rage ?
Pourquoi la politique où suffit le courage ?
Commandez, ce colosse appesanti sur nous,
Renversé, dispersé, périra sous mes coups.
Et Frégose, avec lui couché sur la poussière,
N'osera plus ici lever sa tête altière.

SCIOLTO.

Non, mon fils ; apprenez des desseins importants,
Connoissez mes motifs et les malheurs des temps.
Gènes, toujours esclave et toujours divisée,
Quitta, reprit cent fois sa chaîne mal brisée.
Nos murs tumultueux renferment dans leur sein
Une noblesse, un peuple, indociles au frein :
Deux partis opposés, qui des droits de l'épée
Soutiennent tour à tour leur puissance usurpée
Mais qui, d'un œil jaloux l'un par l'autre observés,
Sont souvent abattus aussitôt qu'élevés ;
Les nobles, décorés des plus superbes titres,
Sous des noms différents ont été nos arbitres.

Les ducs anéantis, les comtes ont régné ;
 Mais bientôt de ses fers le Génois indigné
 Osa se révolter, osa se rendre libre ,
 Entre les grands et lui mit un juste équilibre ,
 Créa pour leur orgueil l'honneur du consulat,
 Et fit assoir près d'eux ses tribuns au sénat.
 Heureux jours, mes amis, où les aigles romaines
 Sembloient revivre encor pour s'envoler vers Gênes :
 Où des débris fumants du trône des Césars
 Nos aïeux construisoient d'invincibles remparts !
 Hélas , tout fut détruit ; et les guerres civiles
 D'un feu plus dévorant consumèrent nos villes.
 Lasse des longs débats et du peuple et des grands,
 Gênes à ses voisins vendit des tyrans ;
 Et l'on vit dans nos murs le François et l'Espagnol
 Établir tour à tour leur puissance étrangère :
 Mais tous, pour gouverner l'impétueux Génois,
 Apportèrent ici d'insuffisantes lois.
 Enfin, parmi les cris, le meurtre et le ravage,
 Un doge fut élu dans des jours de carnage.
 De ce titre funeste un prêtre est revêtu :
 Sur les débris épars de son siège abattu
 Relevons le sénat et l'antique tribune.
 Mais pourquoi des combats éprouver la fortune ?
 Malheureux le vengeur entouré de tombeaux,
 Qui porte chez les siens le trouble et les flambeaux !
 N'allons point, ô mon fils, au milieu des ruines,
 Rappeler les horreurs des guerres intestines.
 Vide de légions, Gênes peut aujourd'hui
 Rejeter sans effort un tyran sans appui.

Enfin, pour mieux tromper sa prudence étonnée,
 De ma fille avec vous célébrons l'hyménée ;
 Et que ces nœuds si chers, préparés par l'amour,
 De notre liberté consacrent le retour.

ALTA MONT.

O mon père! attendons des momens plus propices :
 Formons ces nœuds sacrés sous de plus doux auspices.
 Non, non, n'attachez point le sort de deux amants
 A la fatalité de ces grands changemens.
 Que vous dirai-je enfin! Caliste, que j'adore,
 Caliste à mon bonheur ne consent point encore ;
 Hélas! et ses beaux yeux, dans les larmes noyés,
 Détournent loin de moi leurs regards effrayés.

SCIOLO.

Depuis le jour funeste où le destin contraire
 Me ravit une épouse, à ma fille une mère,
 Il est vrai qu'aux ennuis son cœur abandonné
 Sous les lois d'un époux a craint d'être enchaîné :
 Mais j'ai mes droits ; hier ma volonté suprême
 Obtint enfin l'aveu d'une fille qui m'aime.
 Tandis que ma prudence, au sein de ce rempart,
 Du fier Lothario va presser le départ,
 Allez, de votre amante apaisez les alarmes.
 Cet heureux jour, mon fils, n'est point fait pour les larmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALISTE, ALTAMONT, LUCILE.

ALTAMONT.

En quoi! belle Caliste, et mes soins et mes vœux,
 Mes respects, si long-temps opposés à mes feux,
 L'intérêt de l'état, l'autorité d'un père,
 Rien ne peut m'obtenir un aveu nécessaire?
 Cependant pour l'hymen les autels sont parés,
 Le jour luit, tout est prêt, hélas! et vous pleurez.

CALISTE.

Non, non, je n'irai point, épouse infortunée,
 Serrer en frémissant les nœuds de l'hyménée.
 Sur la foi de mes pleurs approuvez mes refus.
 Altamont, j'ai rendu justice à vos vertus,
 Nul mortel à mes yeux ne parut plus aimable;
 Mais telles sont les lois du destin qui m'accable,
 Que, même par honneur, insensible à vos soins,
 Je dois trahir vos feux, ou vous estimer moins.

ALTAMONT.

Qu'entends je? Savez-vous quels projets on prépare?

CALISTE.

Périssent les autels et leur pompe barbare!
 Je maudis le moment où le sort en courroux

Viendra vous accabler du nom de mon époux.
 Ah! si l'amour pour moi vous intéresse encore,
 Cet amour que je crains, mon désespoir l'implore;
 Mon père commandoit; hier j'ai tout promis:
 Mais je vois de plus près l'hymen dont je frémis!
 Je cède à mes terreurs. Par pitié pour vous-même,
 Changez l'ordre émané d'un mortel qui vous aime:
 Qu'entre Caliste et vous tous liens soient rompus.
 Allez, priez, pressez, et ne me voyez plus.

ALTAMONT.

Quoi! madame, ce nœud, si pur, si légitime...

CALISTE.

S'il m'unissoit à vous, ce nœud seroit un crime.
 Les horreurs du sommeil, les présages du jour,
 Sur ce fatal hymen m'alarment tour à tour.
 Cette nuit même encor, du sein de la poussière
 J'ai vu sortir, seigneur, l'ombre de votre père.
 « Suis moi, » m'a-t-elle dit... j'hésite; mais son bras
 Vers le temple aussitôt précipite mes pas.
 J'y monte avec effroi; j'entre... ô trouble!... ô surprise!
 Sur l'autel renversé la mort étoit assise.
 Je n'ai point de l'hymen vu briller les flambeaux;
 C'étoient ces feux obscurs destinés aux tombeaux.
 Une lampe lugubre et des torches funèbres
 Méloient un jour horrible à d'horribles ténèbres.
 J'avance, et tout à coup, devenu plus cruel,
 Le fantôme indigné m'écarte de l'autel.
 Ses menaces, ses cris du temple m'ont chassée,
 Et vous-même, seigneur, vous m'avez repoussée.
 La peur hâtoit mes pas incertains, égarés:

A peine je sortois des portiques sacrés,
Le tonnerre a grondé, les voûtes ébranlées
Sur mille malheureux soudain sont écroulées;
Et le choc imprévu de leurs vastes débris
Du plus affreux révéla un frappé mes esprits.

ALTAMONT.

Des voiles du trépas toujours environnée,
Aux marches d'un tombeau sans cesse prosternée,
De ces tristes objets l'image vous poursuit.
Quoi! par un songe vain mon bonheur est détruit!
De quel retour, ô ciel! ma tendresse est punie!
Madame, ai-je d'un père armé la tyrannie?
Altamont ne sait point l'art d'usurper les cœurs.
Il ne s'est plaint qu'à vous de toutes vos rigueurs.
Il est vrai, je croyois que mes soins, ma constance,
Avoient de vos mépris forcé la résistance;
Et quand le peuple est prêt, je ne m'attendois pas
Qu'un obstacle nouveau dût enchaîner vos pas.
D'un plus beau feu sans doute en secret prévenue,
Vous...

CALISTE.

Caliste, seigneur, vous est-elle connue?
Altamont ne peut-il, sans les interpréter,
Souscrire à des refus qu'il devoit respecter?
Cédez à des motifs que ma vertu doit taire.
Ah! ce n'est pas à vous d'en percer le mystère;
Ils sont affreux!

ALTAMONT.

Sortez du trouble où je vous voi.
Caliste, éclaircissez...

CALISTE.

Altamont, laissez-moi.

ALTAMONT.

Madame, j'obéis, et vous allez connoître
Si ce cœur dédaigné peut mériter de l'être.
Ah! du moins mes respects, dans ce funeste jour,
Obtiendront votre estime au défaut de l'amour.
C'est mon dernier espoir.

SCÈNE II.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

Il faut hâter ma perte,
Lucile. C'en est fait; ma honte est découverte.
On n'avoit point encor soupçonné mes douleurs;
A la mort d'une mère on imputoit mes pleurs.
Tout est connu, te dis-je, et si ma prévoyance
A la voix d'Altamont n'eût imposé silence,
Il accusoit mon cœur pour un autre enflammé;
Lothario sans doute alloit être nommé.
Cent fois, dans mes transports, ton bras m'a désarmée;
Sous mes pas fugitifs la tombe s'est fermée,
Tu vois quel est le fruit de tes cruels secours:
Au mépris, à la honte on condamne mes jours.

LUCILE.

Pourquoi du sein de l'ombre et de la solitude
Traîner ici le poids de votre inquiétude?
Pourquoi vous refuser aux soins de ma pitié?

Si vous en eussiez cru les vœux de l'amitié,
 Au fond de ce palais renfermant vos alarmes,
 On n'eût point en ces lieux interrogé vos larmes.

CALISTÉ.

Sais-je où le désespoir précipite mes pas ?
 On presse mon hymen , ou plutôt mon trépas.
 L'instant fatal approche... Eh quoi ! devois-je attendre
 Qu'au fond de ma retraite on osât me surprendre,
 Que mon époux, mon père, ardents à m'y chercher,
 Les flambeaux à la main vinssent m'en arracher ?
 Qu'auroit pu leur répondre une femme éperdue ?
 Le front couvert de honte, à leurs pieds confondue,
 Caliste, de ses pleurs les baignant tour à tour.
 N'auroit su que maudire et l'hymen et l'amour.
 Malheureuse ! où traîner une vie importune ?
 Où fuir, et dans quel lieu cacher mon infortune ?
 Que ne puis-je, Lucile, au bout de l'univers,
 Habiter des rochers, des autres, des déserts !
 Là de mon lâche amant expier les outrages,
 N'entendre autour de moi que le bruit des orages,
 Ne voir, à la charté d'un ciel chargé de feux,
 Que des monstres sanglants, que des spectres hideux :
 Des mânes, des tombeaux... ou quelque infortunée
 Aux larmes, comme moi, par l'amour condamnée !
 Lothario, voilà le fruit de tes forfaits,
 Les remords que j'éprouve, et les vœux que je fais.

LUCILE.

Les remords !... eh ! pourquoi vous imputer son crime ?
 L'audace avilit-elle une vertu sublime ?
 Non, madame, un perfide, au gré de son ardeur.

Ne peut dans son amante anéantir l'honneur :
 L'honneur est dans notre ame, et quoi qu'on entreprenne,
 C'est avec notre aveu qu'il faut qu'on l'y surprenne.
 Pour un cœur noble et pur, par la force abattu,
 La défaite devient un titre de vertu.

CALISTÉ.

Le ciel m'en est témoin : l'ennemi de ma gloire
 Ne peut s'enorgueillir d'une injuste victoire.
 Le triomphe odieux surpris par sa fureur
 Fut celui d'un brigand, et non pas d'un vainqueur.
 Mais je mourrai, Lucile, et sans doute l'envie
 Répandra ses poisons sur le cours de ma vie.
 D'un sexe qu'on adore injurieux destin !
 On se fait de nos maux un plaisir inhumain.
 Ce monde séducteur qui nous yantoit nos charmes
 Empoisonne bientôt la source de nos larmes,
 Et, satisfait de voir nos fronts humiliés,
 Il profane l'encens qu'il brûloit à nos pieds.
 Lucile, c'est à toi de conter ma disgrâce,
 De venger ma vertu ces transports de l'audace.
 Dis que Lothario, dans ces murs élevé,
 A la main de Caliste en secret réservé,
 Dévoila tout à coup son affreux caractère,
 Qu'il outragea la fille et poursuivit le père.
 Ne dissimule point que son cœur déguisé
 Fut cher, et j'en rougis, à mon cœur abusé...
 Dans quel temps, par quel art le fourbe m'a trompé !
 De soins respectueux sa tendresse occupée,
 L'égal empressément de plaire et d'aimer,
 Les serments si flatteurs de toujours m'estimer :

Ma mère, qui, près d'elle élevant notre enfance,
De nos premiers penchans approuvoit l'innocence,
Entre l'ingrat et moi les nœuds les plus sacrés,
Les droits de la vertu, ioujours si révéérés ;
Tout m'abusoit, Lucile, et mon ame charmée
S'abandonnoit sans crainte au plaisir d'être aimée.

LUCILE.

Que l'hymen aujourd'hui par des liens plus doux...

CALISTE.

Quoi ! porter mes affronts pour dot à mon époux !
Dans le sein des vertus la fortune ennemie
Aura marqué mes jours du sceau de l'infamie,
Et moi j'ajouterois, par des nœuds pleins d'horreur,
Au crime involontaire un crime de mon cœur !
De tant de maux, Lucile, amassés sur ma tête,
Le plus cruel, sans doute, est l'hymen qu'on apprête.

LUCILE.

Hé bien, je l'avou'rai, moi-même j'en frémis.
Mais un père commande, et vous avez promis.

CALISTE.

Hélas ! tu le connois : sévère en ses tendresses,
De l'amour et du sang il n'a point les foiblesses.
En vain j'ai devant lui fait parler mes douleurs ;
Sa fière volonté résistoit à mes pleurs.
Hier même à travers un silence farouche,
Le nom de mon perfide est sorti de sa bouche...
A ce nom menaçant j'ai pâli, j'ai cédé.
Un refus m'eût trahie, et j'ai tout accordé.

LUCILE.

Vous m'avez lu cent fois cette lettre touchante

Que vous remit, madame, une mère expirante.
Vous aviez dans son ame épanché vos malheurs :
Elle en prévit dès lors la suite et les horreurs.
A son superbe époux cette lettre adressée,
Pour le fléchir un jour, en vos mains fut laissée.
Montrez-lui cet écrit garant de vos vertus.
La nature a ses droits.

CALISTE.

Espoir que je n'ai plus !

La nature, crois-moi, dans le sein d'une mère
Jette un cri plus plaintif que dans celui d'un père.
Eh ! comment annoncer au plus fier des mortels
Qu'on a chargé mon front d'opprobres éternels ?
Vengeant, à cet aveu, l'honneur de sa famille,
Du crime de l'amant il puniroit sa fille...

Que dis-je ! Ce n'est pas sa fureur que je crains ;
Puisse mon trépas seul ensanglanter ses mains !
Je tremble de porter dans son ame abattue
Ce désir de la mort, ce poison qui me tue.
Lucile, il est des maux qu'on n'ose confier ;
L'innocence rougit de s'en justifier :
Sans doute il est affreux de révéler sa honte.

LUCILE.

Qui n'en est pas coupable aisément la surmonte.
Mais enfin le temps presse, et bientôt sur ses pas
Sciolto... Vous pleurez... Vous ne m'écoutez pas !

CALISTE.

Des apprêts de l'hymen déjà l'on m'environne ;
Aux feux de son rival un traître m'abandonne...
Mais ne m'as tu pas dit que ce monstre odieux

Tantôt par sa présence a profané ces lieux ?
 Dans ce séjour de pleurs quel motif le ramène ?
 Est-ce le repentir... ou l'amour... ou la haine ?
 Si, jaloux ;... lui jaloux !... Il le fat, mais, hélas !
 Du faste des honneurs qu'il ne méritoit pas.
 Quels sont donc ses projets ? pourquoi revoir mon père ?
 S'il avoit de son crime éclairci le mystère...
 Voilà ce que je crains, ce que je veux savoir !...
 Quoi ! sentir mille maux, et toujours en prévoir !

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, SCIOLTO.

SCIOLTO.

Au pied de nos autels, ma fille, il faut me suivre...
 Le sombre désespoir où ton ame se livre,
 Le refus d'un hymen consacré par mon choix,
 Tes vains retardements, le trouble où je te vois,
 Tout m'offense.

CALISTE.

Seigneur...

SCIOLTO.

D'où naissent tes alarmes ?

CALISTE.

Ces apprêts... cet hymen... Pardonnez à mes larmes.

SCIOLTO.

Quel secret ! quelle horreur que je ne conçois pas !
 Altamont éperdu s'est jeté dans mes bras ;
 Il vient de m'implorer pour toi contre lui-même :
 Il consent de te perdre, et cependant il t'aime !

Je suis trop indigné d'essayer des refus.
 Viens.

CALISTE.

Quoi ! vous ordonnez...

SCIOLTO.

Ne me résiste plus.

CALISTE, se jetant aux genoux de Sciolto.

Ah ! seigneur, si jamais j'eus des droits sur votre ame,
 Ces droits chers et sacrés, ma douleur les réclame.
 Je ne viens point, hélas ! indocile à vos lois,
 En faveur d'un amant combattre votre choix ;
 Ce n'est point Altamont, c'est l'hymen que j'abhorre.
 Pourquoi me séparer d'un père que j'adore ?
 De vos nobles destins ne me détachez pas.
 Mon père, je vivrai, je mourrai dans vos bras.
 Que m'importe un époux et le reste du monde ?

SCIOLTO.

Lève-toi... sors enfin de ta douleur profonde.
 Va, je t'aime toujours... Mais vois si ma bonté
 Doit au gré de tes pleurs changer ma volonté.
 Un monstre dans ces murs opprime ma vieillesse :
 Non content de trahir, de punir ma tendresse,
 Sa haine, enveloppant l'état dans ses forfaits,
 A vendu la patrie aux tyrans que je hais.
 Ma fille, tu frémis ! Lothario...

CALISTE.

Ce traître ?

On dit qu'à vos regards il vient de reparoître.
 L'ingrat, que vouloit-il ? Ah, mon père ! combien
 Mon cœur a redouté ce fatal entretien !

II.

SCIOLO.

A l'oubli de mes dous il ajoute l'outrage ;
Il t'aime.

CALISTE.

Lui !... l'amour s'unit-il à la rage ?
Ah ! qu'importe après tout ? Dans les cœurs corrompus
L'amour même, l'amour est un crime de plus.
Qu'il meure ; punissez et ses feux et sa haine ;
Vengez l'état et vous.

SCIOLO.

Loin de nous on l'entraîne.
Les jours de cet ingrat malgré moi me sont chers.
Aux Corses mutinés il va porter des fers ;
Il va partir ;... il part.

CALISTE.

Tombe sur moi la foudre !
Il part... Vous l'ordonnez... Il a pu s'y résoudre !...

SCIOLO.

Qu'entends-je ! Me trompé-je ! Où s'égarant tes vœux ?

CALISTE.

Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux.
Qu'il périsse... A ma honte, à la vôtre il respire.
Des bouts de l'univers il peut encor vous nuire.
Chaque instant de sa vie est un instant d'horreur.

SCIOLO.

Réserve à nos tyrans cette noble fureur.
O ma chère Caliste ! ô toi l'espoir de Gêne !
Poursuis, ma fille, et prends l'ame d'une Romaine,
L'ame de ces héros, de ces grands citoyens,
La gloire de nos murs, mes aïeux et les tiens.

Sais-tu que dans ce jour tombe la tyrannie ;
Que d'un doge odieux l'ambition punie
Va voir dans nos remparts triompher le sénat,
Et remettre en nos mains les rênes de l'état ?
De notre liberté ton hymen est le gage.
Nous brisons aujourd'hui le joug de l'esclavage ;
Déjà même Altamont, pour prix de sa vertu,
Du rang de sénateur vient d'être revêtu ;
Et Fiesque et Doria, ces fils de la patrie,
Voilà les conjurés que l'honneur t'associe.
Marche d'un pas superbe à côté des héros.
Sois mon sang, sois ma fille, et viens finir mes maux.

CALISTE.

Jour affreux !

SCIOLO.

Dans une heure aux autels on s'assemble :
Ton hymen célébré, le fer brille.

CALISTE, à part.

Je tremble.

SCIOLO.

On court dans leurs palais enchaîner nos tyrans.

CALISTE.

Ainsi du bien public mes malheurs sont garants.
Ah ! sans doute, il manquoit à l'hymen qu'on apprête
Le sanglant appareil de cette horrible fête !
Dieux ! parmi les combats, les flammes, les débris...
Vous me glacez d'effroi.

SCIOLO.

Tu sauves ton pays.

J'ai souffert jusqu'ici tes pleurs, ta résistance :

Mais j'attends plus de zèle et plus d'obéissance ;
 Il y va de ta gloire, il y va de tes jours.
 De mon heureux projet il faut suivre le cours.
 Enfin, parmi les soins dont mon ame est remplie,
 Songe que les plus grands sont ceux de la patrie,
 Et qu'un républicain qui se livre à ta foi,
 Si tu trahis l'état, le vengera sur toi.
 Je te laisse y penser; dans une heure on t'appelle.

SCÈNE IV.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE.

Dans une heure, Lucile, ô disgrâce cruelle!

LUCILE.

Madame, désormais quels affronts craignez-vous ?
 L'ingrat Lothario fuit loin de votre époux.

CALISTE.

Nos nœuds en seront-ils moins souillés par le crime ?
 Va, cette fuite ajoute au malheur qui m'opprime.
 Il semble que mes pas, d'écueils environnés,
 Dans des pièges nouveaux soient sans cesse entraînés.
 Quels sont donc ces projets de haine et de vengeance ?
 On s'arme dans le temple ! on attend ma présence !
 C'est moi qui dois guider un peuple d'assassins !
 Pompe digne en effet de l'hymen que je crains !
 Viens, il est des moments où notre ame égarée
 Veut mériter les maux dont elle est déchirée.
 Je ne sais qui m'arrête... Ah ! ce fatal départ...
 Mais, s'il étoit encore au sein de ce rempart!

ACTE II, SCÈNE IV.

LUCILE.

Madame, quel projet ! Dieux ! et qu'osez-vous dire ?

CALISTE.

Je rougis des transports que le malheur m'inspire !
 Mais l'innocence est-elle encore en mon pouvoir ?
 Allons, Lucile, allons, suivons mon desespoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALISTE, MONTALDE.

CALISTE.

Non, je ne puis souffrir le départ du perfide.
 Ne me demandez point quel intérêt me guide ;
 Ce monstre malgré moi préside à mes destins.
 Qu'il demeure... il le faut.

MONTALDE.

Madame, que je crains..

CALISTE.

Il fuit ?

MONTALDE.

Déjà la voile aux vents abandonnée...
 Mais de quel soin votre ame est-elle importunée?
 Ah! que Lothario quitte à jamais ces bords!
 Cruel dans ses forfaits, il l'est dans ses remords.

CALISTE.

Quel discours!

MONTALDE.

Pardonnez... votre vertu... son crime...

CALISTE.

J'entends! il a comblé le malheur qui m'opprime!
 De son lâche triomphe il a semé le bruit!
 On ose m'en parler! Montalde en est instruit!
 Ah! du moins, inconnue au milieu de mes peines,
 Je cacheis dans la nuit la honte de mes chaînes!
 Mais qu'un monstre, aux affronts dont il put m'accabler,
 Ajoute encor celui d'oser les révéler:
 Qu'il veuille que Caliste, en spectacle livrée,
 Aux yeux du monde entier vive déshonorée,
 Qu'il m'oblige à souffrir, dans ces moments d'horreurs,
 L'offensante pitié du témoin de mes pleurs;
 C'en est trop! je succombe à cet excès d'injure.

MONTALDE.

Le repentir...

CALISTE.

N'est point dans son ame parjure.
 O ciel! Et sur nos bords j'allois le reteir!
 Non, non : je m'abandonne à mon triste avenir.
 Ah ! tout cède au tourment de le voir, de l'entendre!...
 Qu'eût-il fait, après tout, et qu'en pouvois-je attendre?

Sa haine et son amour ont d'égaux fureurs.
 Oui, qu'il fuie et me laisse à toutes mes douleurs.
 Le regret n'a point part au courroux qui m'anime;
 Il est affreux d'aimer ceux que l'on mésestime.

MONTALDE.

Lothario...

CALISTE.

Qu'il parte; il est un ciel vengeur.
 Sur ces mers où déjà l'entraînait son malheur,
 Que son vaisseau, brisé par l'effort des orages,
 Le laisse sans secours éloigné des rivages!
 Que d'écueils en écueils, de rochers en rochers,
 Sa mort se multiplie ainsi que ses dangers;
 Et qu'enfin le tonnerre, ouvrant le sein des ondes,
 Le consume englouti sous leurs vagues profondes.
 Vous, foible et digne ami du tyran que je hais,
 Vous m'avez fait rougir... ne me voyez jamais!

MONTALDE.

Respectons sa douleur.

SCÈNE II.

CALISTE, seule.

Cruelle destinée,

Je suis donc sans retour à tes lois enchaînée!
 Du gouffre de mes maux de quel côté sortir?
 Quoi! partout des forfaits! partout le repentir!
 Dans le temple où m'entraîne un père inexorable
 Il faut m'humilier sous le joug qui m'accable!

Il faut à mon pays sacrifier l'honneur !
 Tout, jusqu'à la vertu, coûte un crime à mon cœur.
 D'un sexe impérieux esclaves que nous sommes,
 Dépendrons-nous toujours du caprice des hommes ?
 Chez eux, les noms sacrés et de père et d'époux
 Nous cachent des tyrans ou des maîtres jaloux.
 Heureuses cependant lorsque notre imprudence
 Des titres de l'amour n'accroît pas leur puissance !
 Ces fiers adorateurs, ces superbes mortels,
 Sous le faux nom d'amants sont encor plus cruels.

SCÈNE III.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE, avec vivacité.

Eh bien, Lucile! eh bien! n'est-il plus d'espérance ?

LUCILE.

Madame, le temps fuit et le moment s'avance.

CALISTE.

Allamont et mon père...

LUCILE.

Ils sortent de ces lieux ;

Le courage et l'amour éclatent dans leurs yeux.

CALISTE.

Marchons donc aux autels où m'attend l'infamie ;
 Et là chargeons le ciel des horreurs de ma vie.

SCÈNE IV.

CALISTE, LOTHARIO, LUCILE.

LOTHARIO.

Non, je ne reçois point ces barbares adieux.

(*A Montalde qui se retire.*)

Ami, veille sur nous.

CALISTE.

Où suis-je ? Hélas !

LOTHARIO.

Tes yeux

Ne peuvent soutenir ma funeste présence ;

Au ciel épouvanté tu demandes vengeance,

Mais je viens te l'offrir.

CALISTE.

Lucile, soutiens-moi.

LOTHARIO, présentant un poignard à Caliste.

Prends ce fer vengeur, frappe, et calme ton effroi.

CALISTE.

C'est moi qui veux la mort ; moi, qui vis méprisable.

Cruel ! Montalde sait...

LOTHARIO, vivement.

Que je suis seul coupable...

Toi, mourir !... Si je fus et barbare et jaloux,

Si la peur de te perdre égara mon courroux,

Tremble, n'augmente point le trouble où je me livre ;

Ton cœur est innocent, il est pur, tu dois vivre ;

Tu le dois, je le veux.

CALISTE.

Hélas ! ces tristes jours,
Dont ta flamme odieuse empoisonna le cours,
A de nouveaux périls tu les livres encore.
Mon père...

LOTHARIO.

Le barbare ! Ah ! combien je l'abhorre !
A mes vrais sentiments garde-toi d'imputer
Les coupables excès où j'ai pu m'emporter.
Ton père !... va, sans lui l'amour t'eût respectée.
Sur l'heureux Altamont sa faveur arrêtée,
Son choix qui du perfide autorisoit les vœux,
L'aspect de mon rival, son audace, ses feux :
Tout frappa mes esprits d'une fureur soudaine...
Le crime de l'amour fut commis par la haine...
Ne crois pas que je veuille excuser mes transports.
Tremblant, désespéré, suivi de ses remords,
L'amant impétueux, qui te plaint, qui t'outrage,
Frémit à tes genoux de douleur et de rage.
Tu le connois, pardonne, et crains de l'irriter.

CALISTE.

Le refus de la mort peut seul m'épouvanter.
Ah ! si de la pitié la voix plaintive et tendre
A ton ame inflexible eût pu se faire entendre,
Ton bras au toit fini mes jours infortunés,
Mes lamentables jours au mépris destinés.
Tant d'affronts, tant de maux n'ont-ils pu te suffire ?
Penses-tu m'émouvoir, penses-tu me séduire
Par ces larmes, ces cris, ces vains emportements,
Prestige accoutumé des vulgaires amants ?

C'est en vain que ta rage au comble parvenue,
Sous le nom de remords se déguise à ma vue ;
Au travers de ce voile utile à tes fureurs,
Je lis tes noirs chagrins, tes honteuses douleurs.
Barbare, qui peut-être, en implorant ta grace,
Gémis de ma vertu plus que de ton audace ;
Né fourbe, né cruel, nourri dans les forfaits,
Tu respires ma honte et ne m'aimas jamais.

LOTHARIO.

Je ne t'ai point aimée !... Arrête ; cette injure
Mêle trop d'amertume aux regrets d'un parjure.
Amant audacieux, sans honneur et sans foi,
J'ai mérité ce titre et je l'attends de toi :
Mais nier mon amour, désavouer ma flamme,
Croire ton infortune étrangère à mon ame ;
Quand je remplis ces lieux des cris du repentir,
Quand je sens tous les maux qu'un mortel peut sentir.
Ne voir dans mes douleurs que des peines légères,
Dans mes larmes de sang voir des pleurs volontaires :
C'en est trop ! tu m'as fait, par ces nouveaux transports,
Souffrir plus que mon crime et plus que mes remords.

CALISTE.

Fuis donc, et loin de moi remplis ta destinée.
Pars.

LOTHARIO.

Ah ! qu'ordonnes-tu ?

CALISTE.

Laisse une infortunée :
Je me livre à mon sort, je t'abandonne au tien,
Fuis, dis-je... je rougis de ce lâche entretien.

LOTHARIO.

Quel trouble!

CALISTE.

Je m'arrache au crime où tu m'entraînes.
De ton fatal aspect purge les murs de Gènes;
Crains mon père, crains-moi, ne revois point ces lieux.
Va, pars, meurs; je mourrai; voilà tous mes adieux.

LOTHARIO.

Je ne te quitte point. A ces cris, à ces larmes,
A la mort, dont les traits défigurent tes charmes,
J'entrevois des malheurs que tu veux me cacher...
Ton ame dans mon sein n'ose les épancher;
Mais j'en crois ce courroux, ces plaintes, ces menaces;
Mes yeux plus éclairés s'ouvrent sur tes disgrâces.
Scielto... Son nom seul glace mes sens d'effroi!
Que fait-il, et d'où vient qu'il s'éloigne de moi?
Peut-être l'accablant du poids de sa colère...
Ah! je cours me venger!

CALISTE.

Et de qui?

LOTHARIO.

De ton père...

Tu pleures! Ah! pardonne au trouble où tu me vois.
Malheureux, je menace et supplie à la fois!
Indigne de t'aimer, je sens que je t'adore.
Je redoute un rival, ou plutôt je l'abhorre.
Dans ce désordre affreux retiens ici mes pas:
Que sais-je? je craindrois d'ensanglanter mon bras.
Eh bien! ose venger l'amour et la nature:
Caliste, que ce fer, teint du sang d'un parjure,

Atteste au monde entier mes remords, tes vertus;
Prévien un furieux qui ne se connoît plus.

CALISTE.

N'en doute point, ingrat; j'ai désiré ta perte.
A mes vœux empressés les mortels l'ont offerte;
Le ciel moins équitable a pu la négliger...
Que dis-je! Il m'intéresse à ton propre danger.
Je n'envisage, hélas! dans ma triste vengeance,
Qu'un malheur plus certain, des maux sans espérance;
Et, libre d'obtenir ta fuite ou ton trépas,
Mon cœur intimidé ne les accepte pas.
Tout se présente à moi sous un aspect barbare:
Ces armes... ces soldats... ces vaisseaux qu'on prépare...
Dans le piège où tu cours mes pas embarrassés...
Que sais-je!... Mes sanglots doivent t'en dire assez.
Quelle femme jamais fut plus infortunée!
De quels liens affreux m'as-tu donc enchaînée!
L'instant qui doit les rompre est horrible pour moi.

LOTHARIO.

Quel étrange discours! Achève, explique-toi.
Ces mots interrompus...

CALISTE.

Dans ma douleur extrême,

Sais-je ce que je dis! Je m'ignore moi-même.

LOTHARIO.

Ah! c'en est trop!

CALISTE, regardant profondément Lothario.

Eh bien! je n'ai plus qu'un espoir,

D'autant plus incertain qu'il est en ton pouvoir.
Voudras-tu le remplir?

CALISTE.

LOTHARIO.

O doute qui m'offense!

Quel est-il? Parle, et cède à mon impatience.
Commande, exige tout.

CALISTE.

Abaisse ta fierté,

Viens aux genoux d'un maître et d'un père irrité.
Suis mes pas, tu le dois : viens m'épargner un crime;
Mais jure...

LOTHARIO.

Que dis-tu? Le tyran qui m'opprime

Me verroit à ses pieds baisser un front soumis!

CALISTE.

Quoi! tu peux balancer!

LOTHARIO.

Il est vrai, je frémis...

Mais, tu le veux... J'y cours... Quel crime! Ah! le perfide!
Que lui dirai-je? hélas!

CALISTE.

Laisse à ma voix timide,

Laisse à mes cris plaintifs le soin de l'attendrir.
Va, ce n'est pas à toi de vouloir le fléchir.
Malheureux, qui, t'armant des bienfaits de mon père,
Ravis à son amour la fille la plus chère!
Dissimule ta haine, et du moins à ses yeux
Affecte les respects dont tu trompas mes feux.

LOTHARIO.

A quel abaissement l'amour va me réduire!
Ta bouche me l'ordonne, et je dois y souscrire;
Mais après cet effort sur mon orgueil, sur moi,

ACTE III, SCÈNE IV.

Puis-je implorer ma grâce et l'obtenir de toi?

CALISTE, avec noblesse.

Qu'oses-tu demander? Dans ta fureur extrême
Ne m'as-tu pas rendue indigne de toi-même?
Méprisable à tes yeux, aux yeux de l'univers,
J'irai loiu de ces murs, dans l'ombre des déserts,
Ensevelir ma vie, et ton crime, et ma honte.
Heureuse si le ciel, par la mort la plus prompte,
Retrauche au gré des vœux de ce cœur opprimé
Les jours où je te hais et ceux où je t'aimai!
Mais le temps presse, viens...

LOTHARIO.

Oui, je te suis.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, MONTALDE.

MONTALDE.

Arrête:

Au fer des assassins vas-tu porter ta tête?
De gardes, de soldats ce palais est rempli.
Je te dis à regret...

LOTHARIO.

Mon sort est accompli.

Je péris trop heureux.

MONTALDE.

Eh quoi! loiu de te plaindre...

LOTHARIO.

Va, ma mort est trop belle, et je ne puis la craindre...

Caliste, il est donc vrai, tu plains mes malheurs?
Ton père veut ma tête, et tu verses des pleurs!

CALISTE.

Qu'entends-je? Jour affreux!

LOTHARIO.

Qu'il vienne et me punisse;
Je mourrai... tu vivras... on nous rendra justice.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN GÉNOIS
de la suite de Sciolto.

LE GÉNOIS.

(à Caliste.) (Apercevant Lothario.)
Madame... Vous, seigneur, tranquille en ce palais!
Doria, sur la flotte accusant vos délais,
Se plaint d'une lenteur qui l'enchaîne au rivage.
On vous attend, volez.

LOTHARIO.

Quel étonnant langage!

LE GÉNOIS, à Caliste.

Vous, madame, aux autels allez joindre un époux.

CALISTE.

Malheureux, qu'as-tu dit?

LE GÉNOIS.

Altamont..

CALISTE.

Laisse-nous.

(à Lothario.)

Eh bien! tout est connu: tu vois ma destinée!

LOTHARIO.

De cet indigne hymen la pompe est ordonnée!

CALISTE.

De ton funeste amour voilà quels sont les fruits.
Heureuse, cependant, si ta haine...

LOTHARIO.

Poursuis.

Ou plutôt, cours, ingrate, aux autels du parjure:
Va, tu n'entendras plus ni plainte ni murmure.

(Après un silence.)

C'est donc à ce dessein qu'on pressoit mon départ?
La fête commençoit, et je fuyois trop tard.
On craignoit que mes mains, vengeant tes perfidies,
Ne troublassent le cours de ces noces impies.
A ces coupables nœuds ton cœur a consenti!
Le temple... tout est prêt... Que ne suis-je parti!
Non, non, je ne veux point rompre cet hyménée:
Va rejoindre l'époux à qui tu l'es donnée.
Ma juste inimitié se ravive aujourd'hui:
Que ta honte me venge et retombe sur lui.

CALISTE.

Oui, j'embrasse en mourant l'œcil où je me brise.
Je vois qu'en vains efforts mon désespoir s'épuise:
Je vois tous les malheurs dont tu vas m'accabler.
O ciel! quel vain prestige avoit pu m'aveugler!
A ces lâches transports il eût fallu m'attendre.
Je frémis de te voir, et frémis de t'entendre.
N'importe, viens au temple, et là, d'un œil serein

Observe si mon cœur suit le don de ma main.

LOTHARIO, après un moment de silence.

Moi, souffrir cet hymen! tu l'espères peut-être?
Tu me hais... Mais enfin je veux punir un traître.
Si jamais à l'amour un plaisir fut égal,
Je le sens, c'est celui d'immoler son rival,
D'arracher de son cœur le cœur de son amante...
Ah! je vais le goûter, et ma rage contente,
Dans ce jour de terreur, ne suspendra ses coups
Qu'après avoir uni ton père et ton époux.

CALISTE.

Barbare!

LOTHARIO.

C'en est fait.

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, SCIOLO, GARDES.

SCIOLO, à Lothario.

Toi, dans ces murs? perfide,
Viens-tu pour m'y braver? Quelle fureur te guide?
Au palais des tyrans porte tes pas impurs;
Ou plutôt vers le port...

LOTHARIO.

Je reste dans nos murs;

Tremble.

SCÈNE VIII.

SCIOLO, CALISTE, LUCILE, GARDES.

SCIOLO.

Parle! à tes yeux quel motif le ramène?

CALISTE.

Ne connoissez-vous pas son amour et sa haine?
Caliste à vos projets cesse des'opposer;
Mon père, de ma main vous pouvez disposer.
Lothario vous brave; et sa rage égarée
Ose encor menacer votre tête sacrée.
Donnez, seigneur, donnez ou retenez ma foi,
Songez à vous sauver, vengez-vous, vengez-moi.

SCÈNE IX.

SCIOLO, GARDES.

SCIOLO.

Que dois-je présumer? ô père déplorable!
Quoi, mon sang! quoi, ma fille!... elle seroit coupable?
Tant de soins, tant d'amour n'auroient... Ciel!

SCÈNE X.

ALTAMONT, SCIOLO, GARDES.

SCIOLO.

Ah! mon fils!

Lothario demeure, et nous sommes trahis.

ALAMONT.

Je le sais ; mais Caliste, à vos ordres soumise,
Va nous suivre aux autels, et tout nous favorise.
Les traîtres périront.

SCIOLTO.

Il n'y faut plus penser.

ALAMONT.

A d'illustres desseins pourquoi donc renoncer ?
Un ennemi de plus, si foible dans sa haine,
De vos vastes projets doit-il rompre la chaîne ?
Ah ! qu'il reste en ces lieux : je sens que mon courroux
S'irrite, impatient de lui porter mes coups.
Du mépris des tyrans donnons l'exemple au monde.
Un peuple libre et fier dans ces murs nous seconde,
Et Fiesque et Doria commandent dans le port ;
Nos heureux conjurés sont les maîtres du fort ;
Enfin n'avons-nous pas, pour venger la patrie,
Ces braves habitans des monts de Ligurie,
Qui, du haut des rochers cultivés de leurs mains,
Fondent sur les tyrans, et changent nos destins ?

SCIOLTO.

Oui, j'embrasse un parti cruel, mais nécessaire.
De nos desseins peut-être on connoit le mystère ;
Peut-être à nos tyrans sont-ils sacrifiés ?
Dans des temps orageux ces murs fortifiés,
Du moins à leur abri nous permettront d'attendre
Un peuple de vengeurs armé pour nous défendre.

Au temple et dans ces lieux disposez mes soldats.
Mon fils, puisqu'il le faut, soyons prêts aux combats.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE, seule.

O triomphe du crime ! ô jour épouvantable !
Plus d'honneur, plus de gloire, et Caliste est coupable !
Caliste est dans le temple ; elle-même a voulu
L'hymen que rejetoit son cœur irrésolu.
Tantôt, malgré mes pleurs, inflexible et sévère,
Sa vertu résistoit aux volontés d'un père ;
Et lorsque Sciolto veut révoquer ses lois,
Elle exige des nœuds dédaignés tant de fois !
Mais pourquoi sa douleur, plus sombre et plus tranquille,
Vient-elle d'éloigner sa fidèle Lucile ?
Pourquoi ne puis-je au temple accompagner ses pas ?
Ces apprêts de la mort, cet hymen, ces combats...
Caliste, qui peut-être, éperdue, égarée,

Saisit l'instant d'armer sa main désespérée ;
 Tout me remplit d'effroi... Seule dans ce palais,
 Je frissonne... Je cours, et ne sais où je vais.
 Mais quel mortel ici fond et se précipite ?
 Vient-il mettre le comble au trouble qui m'agite ?

SCÈNE II.

MONTALDE, LUCILE.

LUCILE.

Ah ! Montalde !

MONTALDE.

Caliste est-elle dans ces lieux ?

Parlez.

LUCILE.

Que voulez-vous ?

MONTALDE.

Parlez : au nom des cieux ,
 Venez , guidez mes pas vers cette infortunée.

LUCILE.

Caliste est aux autels.

MONTALDE.

Non , non , plus d'hyménée.

LUCILE.

O ciel ! se pourroit-il...

MONTALDE.

Entendez-vous ces cris,
 Ce choc tumultueux d'armes et de débris ?
 Caliste ! son malheur m'arrache encor des larmes.

Ah ! si vous l'aviez vue , au milieu des alarmes ,
 Embrasser les autels pour l'hymen préparés ,
 Frapper, meurtrir son sein... Lucile , vous pleurez !
 Oui , pleurez... Voyez-la , victime involontaire ,
 Aux genoux d'Altamont , aux genoux de son père ,
 Loin d'oser prononcer de coupables serments ,
 Ne pousser que sanglots , que longs gémissements :
 Du torrent de ses pleurs leurs mains sont arrosées...
 Du temple cependant les portes sont brisées ;
 Lothario paroît , suivi de ses vengeurs ,
 De ces mêmes brigands vendus à ses fureurs
 Il se fait jour, il entre au fond du sanctuaire :
 Mon criminel ami , d'une main sanguinaire ,
 Saisit Caliste aux yeux du pontife en courroux.
 Que d'affreuses clameurs , que d'effroyables coups !
 Sciolto , qui sans doute avoit prévu l'orage ,
 Menace , et donne enfin le signal du carnage.
 Alors vous eussiez vu , de ces noirs souterrains
 Où la mort sous le marbre enferme les humains ,
 Soulevant tout-à-coup les tombes révérees ,
 Sortir des légions au combat préparées...
 Figurez-vous Caliste au milieu des poignards ,
 Le front pâle , l'œil sombre , et les cheveux épars ,
 S'élançant , se jetant , pour fléchir leur colère ,
 Entre Lothario , son époux , et son père.
 Son bras veut retenir leurs bras ensanglantés :
 Tremblante , elle s'écrie : « Arrêtez , arrêtez ;
 C'est Caliste , c'est moi qu'il faut qu'on sacrifie ;
 Moi qui vous trahis tous , qui déteste la vie ! »
 On répond à ces cris par ces cris différents :

VIVE LA LIBERTÉ! PÉRISSENT LES TYRANS!
Frégose alors, Frégose, en prêtre sacrilège,
Vient souiller du lieu saint l'auguste privilège.
Le beau-père, le gendre, et son cruel rival,
Gène entière combat dans ce moment fatal.

LUCILE.

Au milieu des horreurs de ce trouble funeste,
Que fait Caliste?... Hélas! que m'importe le reste!

MONTALDE.

Eh! voilà le motif qui m'amène en ces lieux.
J'ai cru que ce palais l'offrirait à mes yeux.
Pendant ces mouvements, du temple elle est sortie:
Lothario suivait sa marche appesantie.
Peut être épioit-il l'instant de l'enlever.

SCÈNE III.

LOTHARIO, CALISTE, MONTALDE, LUCILE.

(*Lothario poursuit Caliste, et l'arrête lorsqu'elle est vers le milieu de la scène. Montalde s'oppose aux efforts de Lothario.*)

MONTALDE.

Arrête.

LOTHARIO, furieux.

Laisse-moi.

MONTALDE.

Non, je veux t'observer.

LUCILE, à part.

Curons vers Sciolto.

CALISTE, *se jetant dans un fauteuil.*

Suis je assez confondue?

Quoi! tu poursuis encore une femme éperdue!
Monstre, sors de ces lieux.

LOTHARIO.

Non; ne l'espère pas.
La vengeance et l'amour m'attachent sur tes pas;
De ton hymen ici je veux laver l'outrage.

CALISTE.

Eh bien! venge-toi, frappe; épuise enfin ta rage.

LOTHARIO.

Je dédaigne tes cris, perfide; tu n'as plus
Cet empire usurpé par tes fausses vertus,
Ce pouvoir inconnu, cet ascendant suprême
Que mon cœur étonné te donnoit sur lui-même.
Je viens de l'arracher des bras de ton époux:
Le crime désormais est égal entre nous.
Tu perds par ton hymen le droit de me confondre;
Je t'accuse à mon tour, c'est à toi de répondre.

CALISTE.

Quoi! j'étois réservée à ce comble d'horreur!
Du moins, en l'arrachant, n'avis point mon cœur.
Tu m'accuses, barbare! et, si l'on veut t'en croire,
J'ai cherché dans l'hymen mon bonheur et ma gloire;
Moi-même de ces nœuds je formai le tissu!
Tigre que les rochers dans leurs flancs ont conçu,
Ne pouvois-tu tantôt lire ma résistance
Dans mes pleurs, dans mes cris, même dans mon silence?
Juge si cet hymen me remplissoit d'effroi.
Cruel, j'ai souhaité qu'il fût rompu par toi,

Par toi qui, n'inspirant ni l'amour, ni l'estime,
 Aux vertus d'Altamont n'opposes que ton crime;
 Qui n'as sur ton rival que l'avantage affreux
 D'avoir trompé le cœur qu'il voulut rendre heureux.
 Ta haine pour mon père, inflexible, obstinée,
 Au pied de nos autels malgré moi m'a traînée.
 J'ai cru que Sciolto, poursuivant ses desseins,
 T'uniroit aux tyrans combattus par ses mains;
 J'ai cru que, dans le trouble où Gênes est plongée,
 Je serois aisément ou perdue ou vengée.
 Le ciel anéantit et l'un et l'autre espoir;
 Je vis encore, et vis soumise à ton pouvoir.
 Non que de mon hymen la honte prévenue
 Te rende désormais plus coupable à ma vue:
 Mais que t'a fait mon père, et pourquoi ta fureur
 L'a-t-elle environné du glaive destructeur?
 Hélas! il ignoroit que tes feux sacrilèges
 Avoient sur Altamont de honteux privilèges.
 Des tyrans qu'il combat ne deviens-tu l'appui
 Que pour l'assassiner, et me perdre avec lui?
 J'espérois...

LOTHARIO.

Connais donc le pouvoir de tes larmes.

Cette ville est en proie au tumulte des armes:
 On attaque, on repousse; une égale valeur
 Ne laisse aucun parti ni vaincu ni vainqueur:
 Un signal, un seul mot échappé de ma bouche
 Pourroit... N'irrite point un mortel né farouche:
 Et si de Sciolto tu veux sauver les jours,
 Viens, suis-moi.

CALISTE.

Dans quels lieux? Parle; achève, et j'y cours.

LOTHARIO.

A ces mêmes autels parés pour mon injure,
 Viens me jurer la foi que mon amour te jure.
 Viens m'unir à ton sort par un nœud solennel,
 M'épouser, en un mot.

CALISTE.

T'épouser? toi, cruel!

LOTHARIO.

Ton père à ce prix seul obtiendra la victoire.

CALISTE.

Un triomphe à ce prix seroit acquis sans gloire;
 Il m'en désavoueroit.

LOTHARIO.

Ingrate, que dis-tu?

CALISTE, noblement.

Je ne me pare point d'un faste de vertu:
 Voici l'affreux moment où tu dois me connoître.
 Perfide, je t'aimois, j'en rougis; mais peut-être
 Le ciel attachoit-il le bonheur de mes jours
 A celui de te plaire et de t'aimer toujours.
 Tu sais trop quel affront j'ai reçu de ta rage;
 Et ma main deviendroit le prix de cet outrage!
 Dût ton bras ou la foudre ensanglanter ces lieux,
 Dût Caliste elle-même, en ce jour odieux,
 Sur les restes fumants de sa famille entière
 Mourir de mille morts et mourir la dernière,
 J'ose ici t'annoncer ma haine et mes refus.
 Qui me put avilir ne m'estimeroit plus,

Et dans les longs dégoûts d'un bonheur légitime,
Rougiroit d'un hymen précédé par le crime.
Rien n'égale l'horreur de m'unir avec toi.

MONTALDE.

A quels titres peux-tu redemander sa foi ?
Les tiens ne sont fondés que sur la violence.
Malheureux ! qui, toujours opprimant l'innocence,
Crois par des attentats justifier tes droits ;
Qui places sous ses yeux pour contraindre son choix,
Près des flambeaux d'hymen la torche funéraire,
Et mets encore à prix la tête de son père !

LOTHARIO, avec fureur.

La cruelle ! Ses vœux vont être satisfaits ;
Pour la première fois je sens que je la hais.
S'il lui restoit eneor quelque droit sur mon ame,
C'est dans des flots de sang que j'éteindrois ma flamme.
Je vais punir...

CALISTE.

Eh bien ! par mes funestes jours
De tes assassinats commence ici le cours.
De mon père irrité sauve-moi les approches ;
Epargne-moi ses cris, ses plaintes, ses reproches ;
Ses reproches affreux d'avoir trahi pour toi
Le secret de l'Etat, sa tendresse et ma foi.
Le poids de l'infortune entraîne vers le crime
L'ame la plus constante et la plus magnanime ;
Mets un terme aux tourments de mon cœur éperdu !
Je tombe à tes genoux ; que mon sang répanda...

SCÈNE IV.

SCIOLTO, CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE,
LUCILE.

SCIOLTO, en entrant, à Lucile.

Lucile, il n'est plus temps... Que vois-je ! quoi ! ma fille.
Aux pieds de ce barbare avilist sa famille !
Quel spectacle d'horreur s'offre encore à mes yeux !

CALISTE.

Mon père !

SCIOLTO.

Fuis, perfide, et fuis loin de ces lieux ;
Tu m'as trahi.

CALISTE.

Mon père !

SCIOLTO.

Ote-toi de ma vue

CALISTE.

Ne désespérez point votre fille éperdue !

SCIOLTO.

Tu m'as trahi, te dis-je, et le doge a vaincu .
Frégose enfin l'emporte.

LOTHARIO.

Il triomphe, dis-tu ?

SCIOLTO.

Le fourbe tonne au nom du Dieu qui le condamne :
A l'abri d'un pouvoir moins sacré que profane,
Ce monstre fait servir à son ambition

Les dehors imposans de la religion ;
 Le crédule Génois tremble sous l'anathème.
 J'ai vu ce peuple esclave , ennemi de lui-même,
 Au pied de ses autels adorer l'impoteur.
 D'un triomphe si beau va partager l'honneur ;
 Il est digne de vous... Et toi, fille infidèle,
 Dévoile à mes regards la vérité cruelle ;
 Apprends-moi les forfaits que j'ai dû soupçonner.
 Vaincu, trahi par toi, rien ne peut m'étonner.
 LOTHARIO, à Caliste, qui tira de son sein une lettre,
 et qui paroit décidée à tout avouer.

Caliste !

CALISTE.

Puisqu'il faut que mon sort s'éclaircisse,
 Que la honte du moins soit mon premier supplice...
 Vous, mon père, croyez qu'il en coûte à mon cœur
 Pour porter le flambeau dans cette nuit d'horreur ;
 Pour ouvrir à vos yeux l'impénétrable abîme
 Où j'ai caché long-temps les outrages du crime.
 Mais il le faut... Hélas ! mon silence a produit
 Les maux accumulés dont la foule nous suit.
 Cette lettre fatale...
 (Elle tire de son sein la lettre dont il est question au second
 acte, et dont le contenu est indiqué).

LOTHARIO.

Arrête !

CALISTE.

Non, perfide ;
 De ton sort et du mien que ce moment décide.
 Seigneur, dans cet écrit mes malheurs sont tracés.

SCIOLTO.

Donne... Quoi ! tu frémis ?

CALISTE.

Vous-même frémissez.

SCIOLTO.

Je reconnois les traits d'une épouse adorée.
 (Il lit).

LOTHARIO.

A quel emportement ta douleur s'est livrée !

CALISTE.

O terre, entr'ouvre-toi ! que ton obscurité
 Me dérobe aux regards d'un père épouvanté !
 Ah, Lucile, où fuir !

SCIOLTO, tirant son épée, et s'élançant vers Lothario.

Frappe, ou donne-moi ta vie.

LOTHARIO, tirant aussi son épée.

Fier et foible ennemi, que prétend ta furie ?

SCIOLTO.

Frappe, te dis-je, ou meurs.

CALISTE, se jetant entre son père et Lothario.

Arrêtez, inhumains.

Ah ! tournez contre moi vos parricides mains.
 (Elle tombe évanouie dans un fauteuil.)

SCIOLTO.

Lâche, tu m'as rendu le plus malheureux père !

LOTHARIO.

L'un et l'autre étouffons une aveugle colère.
 Sans m'excuser ici sur ta propre fureur,
 Je m'offre à réparer mon crime et ton malheur.
 Ah ! du moins prends pitié de ta fille expirante

Qu'un lien plus heureux...

SCIOLTO.

Quoi ! ta bouche insolente

Ose attester des droits acquis par tes forfaits !

Va, tu peux me haïr autant que je te haïs.

Ce cœur sait mieux que toi ce que l'honneur commande,

Ce n'est point ton hymen que ma gloire demande,

C'est ta mort ; entre nous il n'est que ce traité.

Si la loi des tyrans, si la nécessité

Entraînoit aux autels ma fille infortunée,

N'en doute point. cruel, ma main déterminée,

Sur le marbre du temple orné pour vous unir

Immoleroit Caliste et sauroit t'en punir.

Va, l'honneur offensé ne veut que des victimes.

LOTHARIO.

N'impute donc qu'à toi ton opprobre et mes crimes :

J'allois finir tes maux, et je vais les combler :

Tu demandes du sang, et le sang va couler.

J'humilierai l'orgueil qui te rend inflexible.

Barbare, tu le veux, ce jour sera terrible.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ALTAMONT.

ALTAMONT.

Ah, seigneur ! et pourquoi ce désespoir, ces cris ?

Quel spectacle ! Caliste !... Elle expire.

SCIOLTO, *donnant la lettre à Altamont.*

Tiens, lis ;

ACTE IV, SCÈNE V.

Dans ce fatal billet apprends mon infortune.

ALTAMONT.

Ma gloire, mon amour, tout me la rend commune.

(*A Lothario.*)

Tyran de la vertu, lâche persécuteur,

Suis mes pas.

LOTHARIO.

Oui, sortons ; tu préviens ma fureur.

SCÈNE VI.

SCIOLTO, CALISTE, *évanouie.*

SCIOLTO.

O ciel ! sauve Altamont, et punis le coupable !

Cher et fatal objet, victime déplorable,

Caliste !... je devrois dans ce fatal moment,

Où son cœur oppressé se ferme au sentiment,

Je devrois... Quoi ! faut-il m'armer pour son supplice ?

Épargne-moi, grand Dieu. ce sanglant sacrifice ;

Ou, si l'ordre éternel le réserve à mon bras,

Donne-moi des vertus que je ne conçois pas.

CALISTE.

Où suis-je ? quelle voix me rappelle à la vie ?

O mon père ! est-ce vous ?

SCIOLTO.

Ton funeste génie

Nous abandonne au glaive, et peut-être égorgé...

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ALTAMONT,
entrant l'épée à la main.

ALTAMONT.

Nature, amour, honneur, enfin tout est vengé.

CALISTE.

O ciel! Lothario...

ALTAMONT.

Je triomphe; il expire.

CALISTE, à part.

Malheureuse!

ALTAMONT.

Seigneur, son sang doit nous suffire :
Il ne lui reste plus, dans les bras de la mort,
Que le poids de son crime et l'horreur du remord.

SCIOLTO, regardant Caliste, et voulant pénétrer ses
sentiments.

Tu pleures? tu le plains?

CALISTE.

Vous observez mes larmes;

Barbares... Laissez-moi me saisir de ces armes.

(Elle se jette sur l'épée d'Altamont, qui s'oppose à ses
efforts.)

Ah! finissez les maux à mes jours attachés.
Je l'aimeis.

SCIOLTO.

Quel aveu!

CALISTE, avec emportement et désespoir.

C'est vous qui l'arrachez.

N'en doutez point, cruels; sans votre tyrannie,
Sans l'hymen dont j'ai dû craindre l'ignominie,
Mon malheureux amour, combattu par l'honneur,
Alloit s'anéantir au sein de ma douleur.

L'ombre de la retraite environnoit ma vie:

Dans son obscurité vous m'avez poursuivie.

On m'a rendue au jour, et mes yeux effrayés

N'ont vu qu'un vaste abîme entr'ouvert sous mes pieds.

A l'opprobre, aux affronts j'ai préféré le crime.

J'ai trahi vos desseins... Frappez votre victime.

Sachez, s'il faut encore exciter vos fureurs,

Qu'à Lothario seul je donne ici des pleurs.

Il n'est plus. Soit amour, soit la honte de vivre,

Dans la nuit du tombeau Caliste veut le suivre.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

SCIOLTO. ALTAMONT.

SCIOLTO.

Oui, sans doute, et c'est là que je dois vous unir.

J'ai ma gloire à venger, j'ai ton crime à punir.

Et je vais...

ALTAMONT.

Quel dessein votre ame se propose!

SCIOLTO.

Elle fuit vers l'asile où sa mère repose.

J'y changerai l'objet de ses fausses douleurs :
Ses yeux y répandront de véritables pleurs.

SCÈNE IX.

SCIOLTO, ALTAMONT, LE GÉNOIS.

SCIOLTO, *au Génois.*

Eh bien ! que voulez-vous ? Quel trouble vous égare ?

LE GÉNOIS.

A forcer ce palais le doge se prépare.
Lui-même aux assiégés prescrit l'ordre fatal,
Et de Lothario le nom sert de signal.
On l'appelle à grands cris.

SCIOLTO.

Oui, je vais le leur rendre,
Mais sanglant, tel enfin qu'ils auroient dû l'attendre.
Malheureux ! nos vengeurs vont recevoir des fers !
Nos fronts chargés du joug d'opprobre sont couverts !
Fille ingrate, c'est toi qui combles nos murailles
De ruines, de feux, d'horribles funérailles :
Ta tête en répondra.

ALTAMONT.

Quoi ! vous pourriez, seigneur ?...

SCIOLTO.

Les droits les plus sacrés sont les droits de l'honneur.
La nuit vient, et déjà ses épaisses ténèbres
Enveloppent ces lieux de leurs voiles funèbres.
De l'ombre et du silence empruntons le secours ;
Au fond de ce palais, à l'abri de nos tours,

ACTE IV, SCÈNE IX.

Vendons à nos tyrans leur sanglante victoire.
Au sein de l'infamie expirons avec gloire.
Ce poignard dans mes flancs est prêt de s'enfoncer :
Mais ce n'est pas par moi que je dois commencer.
Allons.

ALTAMONT.

Où courez-vous ? ô trop malheureux père !

SCIOLTO.

Ah ! je ne le suis plus : ce nom me désespère.

ALTAMONT.

Quels barbares projets il me laisse entrevoir !
Volons : pour les sauver il me reste un espoir

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre est tendu en noir, et n'est éclairé que par une lampe. Il représente l'appartement où Caliste venoit pleurer la mort de sa mère. Son catafalque paroît dans l'enfoncement. Sur l'avant-scène, à l'un des côtés, est un lit funèbre où Sciolto a fait mettre le corps de Lothario; de l'autre on voit une table sur laquelle est une coupe empoisonnée.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALISTE, LUCILE.

CALISTE, s'appuyant sur le tombeau de sa mère.

Rentre dans le palais, ne me suis point, Lucile :
Cetle enceinte lugubre est mon dernier asile.
Malheureuse!... Il falloit ne jamais en sortir.

(Elle s'avance vers la scène.)

LUCILE.

A vous abandonner pourrai-je consentir ?
Vous me glacez d'épouvoi !

CALISTE.

Si Caliste t'est chère,
Cours, reviens m'informer des malheurs de mon père.
L'ennemi l'environne et l'assiège en ces lieux ;
Les torches, les poignards ont effrayé mes yeux ;
J'ai tout vu... Laisse-moi : laisse une infortunée
Attendre, loin du bruit, sa triste destinée.
Pars.

LUCILE.

Quoi ! vous exigez...

CALISTE.

Va, te dis-je ; tes pleurs,
Ta pitié trop cruelle, irritent mes douleurs.

LUCILE.

Ah ! rassurez du moins...

CALISTE.

Tu me laisses sans armes ;
Que crains-tu?... je ne puis que répandre des larmes.

SCÈNE II.

CALISTE, seule.

(Caliste, après avoir considéré l'horreur du lieu où elle se trouve, parcourant le théâtre.)

Ces funèbres objets dont mes sens sont frappés,
Des voiles de la mort ces murs enveloppés,
Ce lugubre flambeau dont le jour pâle et sombre
Luit à peine et s'éteint dans l'épaisseur de l'ombre,

Ce sinistre appareil, le silence, la nuit ;
Tout convient aux forfaits dont l'horreur me poursuit.

(Elle se rapproche du tombeau de sa mère.)

O mânes révéris ! ô cendres de ma mère,
Ombre aujourd'hui terrible et qui me fus si chère,
Ah ! combien mon aspect doit-il l'épouvanter ?
Le secret de mon cœur n'a pas craint d'éclater ;
Tout est connu : ma honte est enfin dévoilée !

(Elle parcourt le théâtre.)

Mais, que vois-je ! Quel est ce nouveau mausolée ?
Hélas ! pour qui ce deuil , ces festons odieux ?
Auroit-on préparé...

(Elle soutève le voile qui couvre le corps de Lothario.)

Lothario ! grands dieux !...

Fantômes de la nuit, redoutables ténèbres,
O spectres qui traînez vos dépouilles funèbres,
Des enfers avec vous dût sortir la terreur,
Jamais de cet objet vous n'atteindrez l'horreur !
Voyez-vous sur ce front, où se peignoit l'audace,
Cette pâleur livide et ce froid qui le glace ?
Est-ce là le mortel dont le fatal amour
Me coûte l'innocence, et la gloire, et le jour ?
De quel spectacle affreux me vois-je environnée ?

*'Elle s'éloigne du tombeau , et se trouve près de la table
sur laquelle est la coupe.)*

Mais à qui cette coupe est-elle destinée ?

(Elle s'avance auprès de la table.)

Ah ! c'est à moi, sans doute ; et ces tristes apprêts,
Ce vase affreux, ce lit entouré de cyprès,
Mes remords, tout me dit que la main paternelle

A préparé pour moi cette pompe cruelle.
Non, non ; n'en doutons plus... Il est temps que mon cœur
S'apprête au sacrifice exigé par l'honneur.

(Elle s'assied, et s'appuie sur la table où est la coupe.)

Dans le fond de mon ame osons porter la vue.
Mes malheurs, mes combats, ma honte inattendue,
Les sentiments de haine et ceux de la pitié,
La pesanteur du joug où mon sort fut lié,
L'illusion, l'amour, mon hymen déplorable,
Mon infortune enfin me rend-elle coupable ?
Oui, Caliste, tu l'es... le sénat dispersé,
Dans son propre palais Sciolto menacé,
Frégosc, ce barbare, égorgeant ses victimes,
Ton pays dans les fers : tremble ! voilà tes crimes.
Viens donc, ô mort ! entends mon lamentable cri !

(Elle porte la main à la coupe.)

Viens, mes jours sont à toi !... Mon père !

SCÈNE III.

SCIOLTO, CALISTE.

SCIOLTO.

La voici.

O soutien des héros, amour de la patrie,
Etouffé dans mon sein la nature attendrie !
Qu'un père qui punit a besoin de vertu !

CALISTE, à part.

Relevons à ses yeux mon courage abattu ;
Qu'il reconnoisse en moi l'éclat de sa famille :
Soyons digne de lui.

CALISTE.

SCIOLOTO, froidement.
Tu fus jadis ma fille.

CALISTE.

Malheureux le moment où mon cœur égaré
Cessa de mériter ce nom doux et sacré!

SCIOLOTO.

Sais-tu que nos tyrans n'attendent que l'aurore
Pour lancer sur nos toits un feu qui les dévore ;
Qu'ils vont punir sur nous nos projets découverts,
Ou, vainqueurs dédaigneux, nous proposer des fers,
J'oppose à nos dangers une vaine prudence...
Altamont, que séduit un rayon d'espérance,
Hors des murs du palais par son zèle entraîné,
En ce moment peut-être expire assassiné.
As-tu prévu ces maux ?

CALISTE.

Ah ! pourquoi me les peindre ?

Je les ai tous eusés ; je vois ce qu'il faut craindre ;
Et ma honte...

SCIOLOTO.

La honte est l'un de ces malheurs
Que ne réparent point les regrets ni les pleurs :
L'innocence elle-même en ressent l'infamie.
Tout élève contre elle une voix ennemie ;
Et du dernier opprobre on se plaît à couvrir
Un front déshonoré qui ne sait que rougir.

CALISTE.

Mon cœur n'ignore point ces vérités terribles :
Je connois mes destins... hélas ! ils sont horribles.

SCIOLOTO.

Dis-moi : de tous les Liens dispensés par le sort,
Quel bien préfères-tu ?

CALISTE.

L'honneur.

SCIOLOTO.

Sans lui ?

CALISTE.

La mort.

SCIOLOTO.

J'applaudis à ton choix... Ainsi donc ton courage
De cette affreuse coupe a pressenti l'usage ?

CALISTE.

Oui, mon père ; et sans vous ce bras déterminé
Eût versé dans mon sein le vase empoisonné.

SCIOLOTO.

Sur les bords du cercueil l'humanité succombe :
L'œil mesure en tremblant l'abîme de la tombe :
Des lenteurs du poison le supplice à souffrir,
Le regret de la vie et l'horreur de mourir,
Tout peut l'intimider.

CALISTE.

Eh bien, frappez vous-même ;
Percez ce triste cœur qui vous craint, mais vous aime.

SCIOLOTO, tirant son poignard.

Tu prévois ma pensée, et tel est mon dessein.
Vois tu ce fer ?... Hélas ! il tremble dans ma main.
La pitié malgré moi rappelle à ma mémoire
Le temps de tes vertus et celui de ma gloire ;
Ce temps où ma fierté rendoit grâces aux cieux

D'avoir transmis en toi le sang de mes aïeux ;
 Où j'attendois, sans soins, du nombre des années
 Le terme où s'avançoient mes longues destinées.
 Ah ! lorsque je compare à cette nuit d'horreur
 Ces jours calmes et purs dont tu fis le bonheur,
 Incertain, déchiré, je flotte et délibère :
 Je n'ose te punir et frémis d'être père.
 Tumultueux combat, où d'une égale voix
 La nature et l'honneur se disputent leurs droits !
 Ma fille ! ah, malheureux !

CALISTE.

Quoi ! vous versez des larmes !

SCIOLO.

Les traits du repentir, ta jeunesse, tes charmes,
 Hélas ! tout m'attendrit.

CALISTE.

La mort est mon espoir.

SCIOLO, portant la main à son poignard, et lui présentant
 la coupe, en détournant les yeux.

Eh bien, je vais... mais non : tiens, prends, fais ton devoir.

CALISTE.

Ah ! j'y consens.

SCIOLO.

Arrête ! ô nature ! ô tendresse !

O ma chère Caliste ! épargne ma faiblesse.
 Hélas ! je me croyois un cœur plus inhumain.
 J'ai tenu la balance avec un bras d'airain :
 Vengeur de mon pays, vengeur de ma famille,
 En juge indifférent j'ai condamné ma fille.
 Ma farouche vertu se borne à cet effort :

Mes yeux ne seront point les témoins de ta mort.

CALISTE.

Pourquoi me fuir ? vos mains...

SCIOLO.

Non, fille infortunée :

Que ta seule vertu règle ta destinée.
 Le danger presse... entends ces cris sourds et confus.

CALISTE.

Hélas !

SCIOLO.

Adieu ; je sors, et ne te verrai plus.

CALISTE.

Ayez quelque pitié de ma douleur profonde.

SCIOLO.

Eh bien ! qu'exiges-tu ?

CALISTE.

L'orage approche, il gronde ;

Abandonnez ces murs, fuyez, sauvez vos jours.

SCIOLO.

J'ai condamné les tiens.

CALISTE.

J'en déteste le cours.

Ah ! vivez, et la mort me sera moins amère.

SCIOLO.

Pour la dernière fois viens embrasser ton père.

CALISTE, en se jetant dans ses bras.

O tendresse ! ô regrets !

SCIOLO.

Adieu !... ma fille !

SCÈNE IV.

CALISTE, seule.

Il fuit !

Mourons, ne tardons plus ; tout espoir est détruit...

Mais quelle solitude enferme la victime !

Hélas ! le remords seul accompagne le crime :

Le plus vil des humains, au terme de ses jours,

Voit d'autres malheureux lui prêter des secours :

Et moi, seule en ces murs, tremblante, consternée,

De l'univers entier je meurs abandonnée !

Le souffle de ma vie est prêt à s'exhaler.

(Regardant le tombeau de Lothario.)

Et c'est sur ce tombeau que mon sang doit couler !

L'autel est, après tout, digne du sacrifice.

Non, non, la mort pour moi ne peut être un supplice.

(Elle prend la coupe.)

Que sais-je ! en préparant ces poisons destructeurs

Peut être que mon père y mêla quelques pleurs...

Ah ! cette douce idée affermit mon courage !

(Elle boit le poison, et dit, après un silence :)

C'en est fait ; et la mort est enfin mon partage.

Déjà d'un voile épais mes yeux sont obscurcis...

Où vais-je ? où reposer mes pas appesantis ?

Où me traîner ? Je cède... et ma force succombe.

(En s'égarant, elle arrive au pied du tombeau, où elle se précipite.)

Mais où suis-je ? ah ! grands dieux ! au pied de cette tombe.

(Elle élève ses mains vers le tombeau, et s'écrie :)
 Infortuné mortel que je n'ose nommer,
 Dont j'ai plaint le trépas... que mon cœur put aimer,
 Au fond de ton cercueil tu triomphes encore !
 Plus coupable que moi, c'est toi que je déplore.

SCÈNE V.

CALISTE, LUCILE.

LUCILE.

O père impitoyable autant que malheureux !

(S'élançant vers Caliste.)

Ah ! madame !

CALISTE.

Il est fait ce sacrifice affreux !

Lucile, arrache-moi de ce tombeau funeste :

Mourir près de mon père est l'espoir qui me reste.

LUCILE.

Il a cherché la mort.

CALISTE.

O nuit, horrible nuit !

LUCILE.

Altamont tout en pleurs vers ces lieux le conduit.

CALISTE.

Altamont n'a-t-il pu lui conserver la vie ?

(Caliste se relève des marches du tombeau, et s'avance appuyée sur Lucile.)

CALISTE.

SCÈNE VI.

SCIOLTO, *soutenu par des soldats*; CALISTE,
ALTAMONT, LUCILE, TROUPE D'AMIS
DE SCIOLTO ET D'ALTAMONT, DES GARDÉS
qui portent des flambeaux.

ALTAMONT, voyant Caliste mourante.
De quels malheurs, hélas! ma victoire est suivie!
Quoi! Sciolto!... Caliste!...

CALISTE, soutenue par Lucile.
Ah! mon père, est-ce vous?
Moments cruels!

SCIOLTO.
Le sort les a rendus plus doux.
Du tyran des Génois mes yeux ont vu la chute;
(*Montrant Altamont.*)
Ma haine la jura :... ce héros l'exécute.
Ma fille, Gène est libre, et l'honneur est vengé;
Tout ressentiment fuit de mon cœur outragé.
Nous avons craint tous deux la honte et l'esclavage :
Viens, reçois dans mes bras le prix de ton courage.
Ose lever vers moi ce front humilié :
Ton père te pardonne, et tout est oublié.
J'expire! c'en est fait... je n'ai pu te survivre.

CALISTE.
Généreux Altamont, mon âme va le suivre :
Honnez sa mémoire et plaignez ses malheurs.
Victime de l'amour, de la vertu... Je meurs.

FIN DE CALISTE.

LES HOMMES DE PROMÉTHÉE.

DANS les plaines d'Enna, non loin de Syracuse,
Sur ces bords fortunés où coule l'Aréthuse,
A la reine des dieux un temple consacré
Offre de ses débris l'amas défiguré.
Du portique abattu les colonnes brisées,
Sous leur comble entr'ouvert les voutes écrasées,
Les marbres, les métaux confusément épars,
Majestueux encore, étonnent les regards.
Un sage me guidait à travers ces décombres :
De ce grand monument il éclairait les ombres ;
Et, cherchant des objets le sens mystérieux,
Occupait ma raison du plaisir de mes yeux.

L'autel, le sanctuaire et son auguste enceinte
Des injures du temps ont moins senti l'atteinte.
Là d'antiques tableaux les murs enveloppés
Conservent tous leurs traits au ravage échappés.
Sur la fresque brillante on y voit Prométhée
Donnant un nouveau maître à la terre enchantée.
Pour peindre ce grand jour où de savantes mains
Pétrirent le limon qui forma les humains,

II.

6

L'artiste a réuni, dans le plus bel ensemble,
 Tout ce qu'un site heureux et déploie et rassemble.
 L'horizon, sous un ciel et de pourpre et d'azur,
 Y fuit dans la vapeur d'un air tranquille et pur.
 Ce lointain, couronné du sommet des montagnes,
 Offre dans les vallons de riantes campagnes.
 Un fleuve entrecoupé de jones et de roseaux
 D'un cours lent et paisible y promène ses eaux ;
 Et toujours plus charmé, plus épris de ses rives,
 Amuse en cent détours ses ondes fugitives.
 Ici c'est un torrent qui, d'un cours orageux,
 Tombe, bondit, et roule à flots impétueux :
 D'une humide vapeur il obscurcit la plaine,
 Pousse et rejette au loin les débris qu'il entraîne.
 Là d'orgueilleux palmiers s'élancent dans les airs ;
 Plus loin d'humbles buissons les côteaux sont couverts ;
 Et partout la verdure, aux yeux qu'elle intéresse,
 Fait briller du printemps la grace et la jeunesse.
 Insectes, animaux, errent dans ces beaux lieux :
 Prométhée y mit l'homme et fit plus que les dieux.
 L'homme, sous le pinceau de l'artiste fidèle,
 Etale sur son front sa fierté naturelle :
 Tout annonce dans lui le roi de l'univers.
 Son superbe regard s'échappe en longs éclairs :
 Son port majestueux, mais noble sans rudesse,
 Réunit à la fois la force et la souplesse.
 Sur ses membres nerveux les muscles prononcés
 Forment un bel accord, l'un dans l'autre enlacés.
 Tel paroît dans le cirque un lutteur intrépide.
 Sa moitié près de lui, sous un maintien timide,

Laisse voir plus de grace et des attraits plus doux.
 Le peintre n'avoit point sous un voile jaloux
 De la belle Pandore enseveli les charmes :
 L'innocence étoit nue, et l'étoit sans alarmes ;
 Elle s'enveloppoit de sa seule pudeur.
 La beauté n'a rougi qu'en perdant sa candeur ;
 Et, près de son berceau, pure encore et céleste,
 Dans la nudité même elle eut un front modeste.
 Pour rendre tant d'appas, l'artiste, moins hardi,
 D'une main plus légère avoit tout arrondi :
 Du pinceau caressant les touches adoucies
 Sembloient avoir glissé sur les superficies.
 Le sang, qui reflétoit sa pourpre et son éclat,
 Coloroit de la peau le tissu délicat ;
 Partout d'heureux replis et des formes riantes.
 On voyoit les cheveux de leurs tresses mouvantes
 Ombrager, couronner un front calme et serein :
 Leurs nœuds abandonnés rouloient sur un beau sein.
 Sur deux touffes de lis figurez-vous la rose,
 Lorsqu'au lever du jour, timide, demi-close,
 Et commençant à peine à se développer,
 Du bouton le plus frais elle va s'échapper :
 Tel est ce sein : ce sein, la première parure
 Que reçoit la beauté des mains de la nature :
 Demi-globe enchanteur, dont le double contour
 Palpite et s'embellit sous la main de l'amour.
 Pour mieux peindre, en un mot, ce sexe qu'on adore,
 Le goût a rassemblé dans les traits de Pandore
 Ce que mille beautés auroient de plus charmant :
 C'est la grace naïve unie au sentiment.

Pandore dans la main de l'époux qui la guide
 Laisse, comme au hasard, tomber sa main timide.
 Sur le cours d'un ruisseau son beau corps est penché :
 De son humble paupière un regard déiaché
 Y suit servilement l'image qu'elle admire ;
 A ses propres attraits on la voyoit sourire ;
 Et l'art représenta par cet heureux détour,
 L'amour-propre naissant au berceau de l'amour.

Prométhée, appuyé sur l'urne qui recèle
 Du rayon créateur la brûlante étincelle,
 Contemploit d'un air fier son chef-d'œuvre nouveau ;
 Il défiloit les dieux en le voyant si beau :
 Moi-même j'admirois et l'artiste et l'ouvrage.
 Sur ce tableau sublime ainsi parla le sage :

Des Titans, me dit-il, l'orgueil ambitieux
 Voulut, de moins en moins, escalader les cieux :
 Mais Jupiter, armé des foudres du tonnerre,
 Renversa sous ces coups les enfans de la terre.
 Des rochers de l'Étna l'un d'eux est écrasé ;
 Un autre sous le poids du Vésuve embrasé,
 Ébranlé avec effort les murs de Parthénope :
 Un autre ici mugit sous l'arc du cyclope ;
 Et les plus criminels sont, au fond des enfers,
 De la voûte du monde étouffés et couverts.
 A leur affreux supplice échappa Prométhée :
 Il frémit en voyant la terre inhabitée ;
 Et ses fils malheureux, à jamais engoutis,
 Replongés dans les flancs dont ils étoient sortis.
 Mais à s'humilier rien ne peut le résoudre ;
 Il relève son front sillonné par la foudre :

« Des dieux qui m'ont vaincu soyons encol l'égal,
 Dit-il : dût mon orgueil me devenir fatal,
 De ces dieux détestés bravons la tyrannie.
 Sans le feu de l'audace il n'est point de génie ;
 Osons tout : repeuplez ce globe désolé. »
 Il projette, exécute, et l'homme est modelé.

D'abord, pour affermir l'édifice fragile,
 En solides appuis il faconne l'argile.
 Du sang prêt à couler il creuse les canaux.
 De la fibre mobile il unit les faisceaux ;
 Il les enchaîne entre eux, entre eux il les oppose :
 Des mouvemens divers il assure la cause.
 Au buste assujettit le bras s'étend soudain ;
 Les doigts en s'allongeant vont dessiner la main.
 Bientôt de ce beau corps la taille souple et libre
 Sur sa double colonne a pris son équilibre :
 Le titan s'applaudit et poursuit son essor.
 Avec plus de génie, avec plus d'art encor,
 De ce noble édifice il embellit le faite ;
 Du plus grand caractère il couronne la tête.
 Superbe, et s'entourant de l'ombre des cheveux,
 S'élève et s'aplanit le front majestueux.
 Au fond de son orbite éclate la prunelle :
 Un doux voile se ferme et s'entr'ouvre autour d'elle.
 Un arc demi-courbé, qui s'abaisse sur l'œil,
 Donne encore au regard plus d'audace et d'orgueil.
 Le teint prend son éclat ; la lèvre colorée
 En deux filets de pourpre est déjà séparée.
 Il semble en ce moment que le fils de Japet,
 Rival de la nature, ait surpris son secret.

Comme aux tiges des fleurs une utile rosée
 En émail, en verdure est métamorphosée,
 Ainsi par le titan le limon préparé
 En organes divers se transforme à son gré.
 Lorsque sa main traça ces artères, ces veines,
 Foyers toujours brûlants des passions humaines,
 Il prit des animaux les diverses humeurs ;
 L'homme a tous leurs instincts, et trop souvent leurs mœurs.
 Du tissu de la peau l'enveloppe légère
 Du jeu de ces ressorts nous voila le mystère :
 Leur mobile à nos yeux fut toujours inconnu.

Au terme de l'ouvrage à peine parvenu,
 Le titan, du limon qui lui restoit encore,
 Pétrit les doux appas dont il orna Pandore :
 Pandore, être échanté, d'après l'homme imité,
 Être semblable à l'homme, avec lui contrasté ;
 Portrait ingénieux, plus brillant que fidèle,
 C'est en vain qu'il ajoute à l'éclat du modèle ;
 Chaque trait s'affoiblit dans ses traits répété :
 Il a bien plus de charme et moins de majesté.
 La mollesse toujours accompagne la grâce :
 La fierté disparaît, la douceur la remplace.
 Figurez-vous enfin deux êtres opposés,
 Pareils et différents, unis et divisés !
 L'un de l'autre ennemis, l'un pour l'autre sensibles,
 Rapprochés en secret par des nœuds invisibles ;
 Amis, amants, époux, et rivaux à la fois,
 Confondant leurs plaisirs, se disputant leurs droits ;
 Société bizarre et pourtant assortie,
 On sans nuire à l'accord, règne l'antipathie.

Tel est le couple humain, fier, jaloux, mais heureux

L'art n'obtenoit encor qu'un triomphe douteux :
 L'automate est formé ; mais ce groupe immobile
 N'est qu'une vaine image et qu'une froie argile.
 Le souffle de la vie est le bienfait des dieux :
 Prométhée osera, dans le palais des cieus,
 Ravir aux immortels ce noble privilège.
 Rien ne peut ralentir son essor sacrilège :
 Il traverse des airs le fluide azuré,
 Au foyer du soleil saisit le feu sacré,
 S'enfuit, se précipite aux antres du Caucase,
 Y revoit son image, et l'âme et l'embrase.
 Le céleste rayon pénètre par degrés :
 Déjà le sang circule en ruisseaux colorés,
 Les yeux s'ouvrent au jour, les lèvres au sourire ;
 Le cœur bat, tout se meut, et le couple respire.
 O puissance ! ô prodige ! ô fortuné moment !
 De ces êtres nouveaux quel fut l'étonnement ?
 Inondés tout-à-coup d'un torrent de lumière,
 Ils ouvrirent à peine une foible paupière,
 Et leur premier regard, confus, embarrassé,
 Sur eux-mêmes resta timidement baissé.
 Cependant aux objets leur vue accoutumée
 Crut pouvoir regarder cette voûte enflammée,
 Ce jour, ce vif éclat dont brille l'univers.
 Ils contemplant l'espace et la hauteur des airs,
 Ce soleil dont les feux, lancés sur la nature,
 Jettent en rayons d'or une clarté si pure ;
 Ces nuages brillants, dont l'aile des zéphirs
 Promène dans les airs la pourpre et les saphirs,

D'un spectacle si beau la pompe et la richesse
 De leurs sens délicats fatiguoient la faiblesse ;
 Et de tant de splendeur leurs regards confondus
 S'éteignirent bientôt, éblouis et perdus.
 Trop d'éclat se déploie au séjour du tonnerre :
 On admire le ciel, on jouit sur la terre.
 Là de rians tableaux amusèrent leurs yeux.
 Les reflets adoucis d'un jour délicieux ;
 Les fontaines, les lacs, et leurs rives fleuries ;
 La verdure des bois et celle des prairies ;
 L'or flottant dans la plaine, et l'ombre des coteaux ;
 Et l'émail des vallons, et le cristal des eaux ;
 Et ces antres si frais, et ces bosquets si sombres ;
 Les jeux de la lumière et le repos des ombres ;
 Cet aspect varié d'objets intéressants
 Charma, sans les blesser, leurs organes naissants ;
 Et, sans peine introduite au fond de leur pensée,
 Leur image y resta légèrement tracée.

Ah ! la froide habitude et ses cruels dégoûts
 N'altéroient point encor des plaisirs aussi doux !
 Leurs esprits enivrés jouissoient sans connoître :
 Il sembloit que pour eux l'univers vint de naître ;
 Qu'é, sorti tout à-coup de la nuit du chaos,
 Leur superbe séjour avec eux fût éelos ;
 Et que la main d'un dieu, par un double miracle,
 Avec les spectateurs eût créé le spectacle.

Mais parmi ces beautés, quel invincible attrait,
 Quel autre changement les trouble et les distrait ?
 L'un vers l'autre sans cesse un penchant les entraîne ;
 Il fixe les rayons de leur vue incertaine.

Ah ! tout cède au plaisir qu'ils goûtent à se voir :
 Des objets fugitifs il détruit le pouvoir.
 Avec quel intérêt ce couple heureux s'admire !
 L'un et l'autre, plongés dans un confus délire,
 Se parcourent d'un œil avide, curieux :
 Tout leur être jouit, leur ame est dans leurs yeux,
 Leur ame à leur bonheur veut être intéressée ;
 Et déjà leur instinct s'élève à la pensée.
 Les progrès ne sont plus et pénibles et lents :
 Du feu de leurs regards leurs esprits sont brûlants,
 Le sentiment ému produit l'intelligence,
 L'ombre fuit, le jour brille, et la raison com mence.

Dans ce flux et reflux de mouvements divers,
 Si prompts, si variés, tous également chers,
 Pandore s'écria : « D'où viens-je ? où vais-je ? où suis-je ?
 Du trouble où je me vois quel est donc le prodige ?
 L'être doni je jouis, par qui m'est-il donné ?
 Qu'étoit-il avant d'être, et comment est-il né ?
 O toi qui mets le comble à ma surprise extrême,
 Toi qui m'offres en toi l'image de moi-même,
 Toi que cherchent mes yeux, qui des yeux me poursuis,
 Enfin, qui que tu sois, apprends-moi qui je suis ! »

Le murmure flateur de l'onde qui soupire,
 Les mouvements légers des ailes du Zéphyre,
 Le doux bruit des rameaux balancés dans les airs,
 Des êtres animés les langages divers,
 Et du chant des oiseaux l'étonnante merveille
 Du premier des humains avoient frappé l'oreille :
 Mais, encor plus sensible aux sons de cette voix
 Qui l'émeut, l'intéresse, et l'enchantera-à-la-fois,

Il dit : Aimable objet, ô toi dont la présence
 Auroit seule embelli le jour de ma naissance,
 Ah ! cède à mes desirs, répète ces accents,
 Ces sons dont la douceur a pénétré mes sens !
 Nous ignorons tous deux qui nous donna la vie ;
 Mais, dans ce même instant me fût-elle ravie
 (Je l'éprouve aux transports qu'elle excite chez moi),
 Ta voix me la rendroit, je renaturois par toi.
 Peut-être le pouvoir qui te créa si belle
 De mon âme en tes yeux alluma l'étincelle.
 Pour mon bonheur sans doute il voulut te former :
 Il t'a faite pour plaire ; il m'a fait pour t'aimer. »
 A ces mots il s'approche ; et, penché d'un air tendre,
 Il présente la main à sa main qu'il veut prendre.
 A peine effleure-t-il le tissu de ses doigts
 (Ce tissu si brûlant et si doux à la fois !)
 Que soudain loin de lui son ame se retire,
 Et vole tout entière au charme qui l'attire.
 Délicieux moment ! combien il fut goûté !
 Chaque cœur, chaque main frémit de volupté.
 O des premiers plaisirs surprise enchanteresse !
 Dans le recueillement d'une profonde ivresse,
 Ce couple fortuné, tranquille, épanoui,
 S'étonne du bonheur dont ses sens ont joui :
 Aveugle en ses desirs, heureux à l'aventure,
 Il suit innocemment l'attrait de la nature.
 De surprise en surprise et d'essais en essais,
 L'un et l'autre éperdus, préoccupés, distraits,
 Se lèvent, et d'un pied chancelant et timide
 Marchent abandonnés à l'instinct qui les guide.

Avec quel trouble encore, avec quel embarras
 La terre leur parut se mouvoir sous leurs pas !
 Ils s'avancent : leur vue inquiète, attentive,
 Contemple la verdure autour d'eux fugitive.
 L'homme est né fier ; la crainte est peu faite pour lui :
 Sa compagne, plus faible, a besoin d'un appui ;
 Il la soutient : Pandore, humble dans ses alarmes,
 Cède à l'homme un pouvoir que reprendront ses charmes.
 Courez, jeunes amants, et volez sur les fleurs :
 La nature vous mène à d'aimables erreurs ;
 La nature, pour vous indulgente et propice,
 A de plus grands desseins qu'il faut qu'elle accomplisse :
 Elle va de vos yeux arracher le bandeau ;
 Et l'Amour devant vous tient déjà son flambeau.
 L'heureux fils de Japet, caché dans un bocage,
 Observoit ces époux à travers le feuillage.
 Du sommet d'un coteau leurs pas précipités
 S'élançoient aisément, par la pente emportés ;
 Et vers les profondeurs d'un vallon solitaire
 Ils dirigeoient tous deux leur démarche légère.
 Là, Flore déployoit à leurs yeux satisfaits
 Son plus beau coloris et l'émail le plus frais :
 Tous les dons du printemps prodiguoient leurs délices ;
 Les fleurs, les tendres fleurs, du sein de leurs calices
 Exhaloient autour d'eux mille parfums divers :
 En nuages légers ils flottoient dans les airs.
 Un nouveau sens s'éveille ; et d'une haleine pure
 Le couple respiroit l'encens de la nature.
 De sa douce vapeur l'homme parut flatté :
 Avec bien plus de charme et plus de volupté

Pandore savouroit cette essence invisible :
 Pandore est à la fois plus foible et plus sensible.
 Un instinct curieux, je ne sais quel desir
 Emporte son essor de plaisir en plaisir :
 Elle cède au besoin de connoître : c'est elle
 Qui soupçonne et découvre une ivresse nouvelle.
 Dans l'ombre d'un bosquet tous deux ils s'enfonçoient.
 Prêts à s'entrejacer, là deux myrtes croissoient.
 De l'une à l'autre tige une distance égale
 Les séparoit encor par un foible intervalle.
 L'abeille industrieuse entre ces arbrisseaux
 Venoit de déposer le fruit de ses travaux.
 Pandore l'aperçoit : son œil brûlant, avide,
 Étincelle à l'aspect de ce trésor liquide ;
 Elle se précipite, elle court ; et soudain
 Un rayon détaché s'abandonne à sa main,
 Sur ses lèvres bientôt doucement exprimée
 S'épanche à longs flots d'or la liqueur parfumée.
 A peine dans son trouble elle a pu la goûter,
 Elle vole à l'époux qu'elle vient de quitter,
 Lui présente de loin sa conquête et sa proie,
 L'aborde en souriant, fait éclater sa joie ;
 Et sur sa bouche alors, de ses doigts délicats,
 Presse le pur nectar qu'il ne connoissoit pas.
 Ah ! tout cède à l'attrait de cette jouissance !
 La nature, pour eux déployant sa puissance,
 De ce nouveau plaisir forma son plus doux soin,
 Et pour l'accroître encore elle en fit un besoin.
 Soudain de veine en veine une flamme inconnue
 Coule avec le nectar et partout s'insinue.

De ce philtre enchanteur effet prodigieux !
 Ce désordre subit, ce feu séditieux
 Jusque dans son séjour va troubler leur pensée ;
 Elle marche au hasard, d'ombres embarrassée.
 Ils rappellent en vain leurs esprits étonnés :
 Leurs yeux sont éblouis, leurs pas sont enchaînés ;
 Tout est vague, confus, nul objet ne les frappe :
 A la réflexion le sentiment s'échappe ;
 Et passant de ce trouble à de molles langueurs,
 Entraînés l'un par l'autre, ils tombent sur les fleurs.

O spectacle charmant ! ô séduisante image !
 Couché sur les gazons, et couvert d'un feuillage,
 Figurez-vous l'Amour, dans un beau soir d'été,
 Mollement endormi près de la Volupté :
 Tels étoient ces époux. La nature en silence
 Autour de leur berceau veille avec complaisance ;
 L'onde à peine murmure entre les tapis verts,
 Les zéphirs voltigeans rafraîchissent les airs.
 La nuit, sur ce bosquet si paisible et si sombre,
 Vient encore à pas lents développer son ombre ;
 Et le sommeil enfin, suivi du doux repos,
 Laisse tomber sans bruit ses tranquilles pavots.
 Tout est calme : assoupi sur ce lit de verdure,
 L'inquiet Prométhée à peine se rassure ;
 Il vole à ces amans, il s'épouvante, il craint
 Que le rayon céleste en eux ne soit éteint...
 Il les sent respirer : leur cœur brûle et palpite ;
 Un songe, en ce moment, les trouble et les agite :
 Un songe leur peignoit, dans de riants tableaux,
 Et leurs plaisirs passés et des plaisirs nouveaux.

De ses bras caressants l'homme entourait Pandore ;
 Pandore dans les siens le serroit plus encore ;
 Et ces illusions, ces vains embrassements
 Au charme du réveil préparoient ces amants.

Cependant par degrés l'orient se colore
 De la pourpre brillante et des feux de l'Aurore.
 A l'univers charmé qu'elle annonce un beau jour !
 Son char, plus radieux, est conduit par l'Amour.
 A travers les rameaux sa naissante lumière
 Du premier des humains vient frapper la paupière :
 Il ouvre lentement un œil appesanti.
 Des chaînes du sommeil à peine il est sorti,
 Qu'il sent près de son cœur sa compagne fidèle.
 Dans ce tendre abandon qu'elle lui parut belle !
 Le repos ajoutoit à l'éclat de ses traits.
 Cet époux enchanté, pour mieux voir ses attraits,
 Du doux nœud de ses bras s'échappa et se retira ;
 Appuyé sur les siens, il contemple, il admire.
 Tout irrité à la fois ses desirs curieux :
 Sur deux globes d'albâtre il arrête ses yeux.
 Comme on voit d'un ruisseau les ondes argentées
 S'élever, s'aplanir, par les vents agitées,
 De même ce beau sein, libre dans son essor,
 Se soulève, s'abaisse, et se soulève encor.
 D'un avide regard l'homme le considère :
 Il suit ses mouvements ; et, d'une main légère,
 Il ose en parcourir le mobile contour ;
 Et ses yeux et ses mains jouissent tour à tour.

Diseaux, dans vos concerts vous saluez l'Aurore :
 Taisez-vous : respectez le sommeil de Pandore.

A l'ardeur inquiète, aux vœux de son époux,
 Laissez-la prodiguer ses charmes les plus doux.
 Qu'il aime à contempler l'or de sa chevelure
 Ces tresses, ces réseaux épars à l'aventure,
 Qui, mêlés sur sa gorge à la blancheur du lis,
 Y roulent mollement de replis en replis !
 Combien d'autres attraits, déployés sans contrainte,
 Dans ses sens trop émus vont porter leur atteinte !
 Oui, Pandore, à ses yeux tout semble l'embellir !
 Que de fleurs sur ton sein ses lèvres vont cueillir !
 Sur ta bouche riante il respire la rose :
 Il voudroit plus sans doute ; il craint, il tremble, il n'ose.
 La peur de ton réveil adoucit ses baisers :
 Zéphyr les donne aux fleurs moins purs et moins légers.

Cependant, sous le feu de sa brûlante haleine,
 Cette amante sent naître une flamme soudaine :
 Elle lui tend les bras ; et tous deux, éperdus,
 Demeurent enlacés, unis et confondus.
 Telle une jeune vigne entoure avec souplesse
 Ce superbe palmier qui soutient sa faiblesse ;
 Tel, plus flexible encore, et redoublant ses nœuds,
 S'enchaîne avec le myrte un lierre amoureux.

Triomphe, Prométhée, et jouis de ta gloire :
 Tu touches au moment marqué pour ta victoire.
 Vois ce couple enivré que ses feux ont uni :
 Tu commenças l'ouvrage, et l'Amour l'a fini.
 La nature, l'amour, l'instinct, le besoin même,
 Conduisent ces amants à leur bonheur suprême ;
 Un attrait invincible et d'as eugles desirs

Ont appris à leurs sens le secret des plaisirs :
 Enfin ils sont heureux, et la terre étonnée
 Fait retentir au loin le chant de l'hyménée.
 Leurs esprits épuisés ont suspendu leur cours :
 Immobiles, muets, ils jouissent toujours.
 L'homme sort en vainqueur de ce profond délire ;
 Il appelle Pandore ; et Pandore soupire.
 « Jour fortuné, dit-elle ! Est-il vrai, cher époux ?
 Nous naissons, nous vivons pour un destin si doux ?
 Quoi ces feux, ces transports, cette rapide ivresse,
 Ont leur source en nos cœurs, et renaîtront sans cesse ?
 Ah ! qu'un bien si charmant, tous les jours plus goûté,
 Soit pour toi le plaisir, pour moi la volupté ! »
 Elle embrasse à ces mots le tendre époux qu'elle aime.
 Il sourit et répond : « O moitié de moi-même !
 Ce tumulte des sens, cette ivresse, ah ! crois-moi,
 J'ai su la savourer, m'y plonger comme toi.
 Mais c'est toi qui la rends et si vive et si pure :
 Rien à l'égal de toi n'est beau dans la nature.
 J'admirois ce soleil brillant au haut des cieus ;
 Un jour plus enchanteur étincelle en tes yeux.
 Chacun de tes regards porte au fond de mon ame
 Un trouble qui l'agite, un rayon qui l'enflamme.
 J'admirois la verdure, et les fruits, et les fleurs ;
 Mais ton teint fait pâlir l'éclat de leurs couleurs.
 J'ai respiré l'encens et le parfum des roses ;
 Qu'il en est de plus doux sur tes lèvres mi-closes !
 Les oiseaux ont chanté sous l'ombre de ces bois ;
 Mais les oiseaux n'ont point les charmes de ta voix.
 Je l'ai bu ce nectar présenté par Pandore ;

Celui de tes baisers m'est bien plus cher encore.
 Le nectar, les parfums, tout ce que j'ai goûté,
 Et la terre, et les cieus, tout cède à ta beauté.
 Ivre de mes plaisirs, ah ! je respire à peine !
 Une langueur secrète auprès de toi m'enchaîne.
 Mon être est-il changé ? m'as-tu donné le tien ?
 Lorsque nous confondions et ton cœur et le mien,
 Aurois-tu dans mes sens fait passer ta foiblesse ?
 Quel pouvoir prend sur moi ta grace enchanteresse !
 Ah ! ces plaisirs si vifs, et dont je fus surpris,
 Ne me les aurois-tu prodigués qu'à ce prix ?
 Oui, oui, je le sens trop au charme qui m'attire ;
 Tu me cèdes la force, et tu retiens l'empire. »

L'homme se tait, se lève, et prend un air serein :
 A sa belle compagne il présente sa main.
 Ce reproche échappé, qui la flatte et la touche,
 Dans un sourire aimable expire sur sa bouche.
 Ces époux ont quitté le lit voluptueux
 Témoin de leur hymen et témoin de leurs feux.
 Ils montent la colline, ils s'élancent : leur vue
 Du plus vaste horizon mesure l'étendue ;
 Et l'un et l'autre enfin marchent dans ces déserts
 En souverains du monde, en rois de l'univers.

FIN DE PROMÉTHÉE.

POÉSIES DIVERSES.

LA VIEILLESSE.

ÉPÎTRE

A M. L'ABBÉ DE F***,

SOUS LE NOM DE M. LE COMTE DE***.

Il est bien vrai, mon cher abbé,
Je me plains du poids des années ;
Si le fil de mes destinées
A la Parque s'est dérobé,
Ce n'est que pour quelques journées,
Le Temps, dans l'âge des desirs,
S'enfuit sans qu'il nous intéresse,
Il n'a que le vol des zéphyr :
Et l'impétueuse jeunesse
Dans la poursuite des plaisirs
Croit le surpasser en vitesse.
Je n'entendois dans mes beaux jours
Que le doux battement des ailes
Du folâtre essaim des Amours :
Aujourd'hui je n'entends que celles

De ce vieillard qui fuit toujours ,
Et qui , ressemblant aux vautours ,
Vous prend dans ses serres cruelles ,
Vous dévore , et poursuit son cours .

Je sais que de ses mains arides
La Vieillesse n'a point sur moi
Gravé ni ses traits ni ses rides :
Oui : je dors , je mange et je bois...
Je dors ; mais hélas ! de quel somme !
Qu'il est profond !... Ah , mon ami !
Vous dites fort bien : Le pauvre homme !
Non , jamais je n'ai tant dormi .
Jadis le souffle d'une belle
Eût interrompu mon sommeil ;
Je ne sentirois rien pour elle
Aujourd'hui , même à mon réveil .
A ma table on me contrarie :
Les tyrans de la faculté
Gênent mes goûts , ma fantaisie :
Mon estomac debilité
Trop aisément se rassasie :
Un mets sagement apprêté
Suffit au soutien de ma vie .
Dans l'âge heureux de la santé ,
Je croyois , rempli d'ambroisie ,
Digérer l'immortalité .

Du dieu qu'adoroit Érigone
J'élude aujourd'hui les décrets :
Il est rare qu'à ses buffets

Je m'êtourdisse et déraisonne .
Quatre fois le mois , à peu près ,
Un peu de sève bourguignonne
Coule dans des verres discrets ,
Si médiocres , que jamais
Ils n'ont incommodé personne .

Mes plaisirs sont bien différents ,
Ai-je encor ces douces foiblesses
Qui sont au profit de nos sens ?
Vous m'enviez (et j'y consens)
Les soins , les baisers de mes nièces :
J'aime fort leurs embrassements ;
Mais ceux de mes belles maîtresses
Valoient bien les froides caresses
Que l'on prodigue aux grands parents .

Vous me peignez tel qu'Épicure ,
Sur l'ouate bien reposé ;
Mais sous un sybarite usé
Une feuille de rose est dure ;
Et de sa plus mince plissure
Son foible automate est brisé .

Par une trompeuse apparence
Mon sort vous a rendu jaloux :
Je vous donnerois mon aisance ,
Mon fauteuil , mes coussins si doux ,
Et mon café des Chiaoux ,
Mes faisans , mes perdrix aux choux ,
Et mon chocolat de Bragance .

Mon être avec ses dépendances,
Tous mes plaisirs, oui, je dis tous,
Pour une de vos jouissances.

Le seul goût qui me soit resté
De mes passions éclipsées,
Oui, ma dernière volupté
Est de réchauffer mes pensées
A celles de l'antiquité ;
De lire et relire sans cesse
Les philosophiques écrits
Où, sous l'enveloppe des ris,
On nous fait aimer la sagesse :
De savourer avec ivresse
Les beaux vers, les vers favoris
D'Horace, le dieu du Permesse,
Le plus sensé des beaux esprits,
Le moraliste sans rudesse,
A qui je donnerois le prix
Sur les sept sages de la Grèce.
J'aime ce vieillard de Théos ;
Qui, voluptueux et tranquille,
Laisant les dieux et les héros,
Chantoit, près du jeune Bathylle,
Le vin, l'amour et le repos.
J'aime ce vieux goutteux du Temple *
Qui jouoit avec les Amours.

* L'abbé de Chauvieu, surnommé *l'Anacréon du Temple*.

Vous direz : « Suivez son exemple,
Embellissez vos derniers jours... »
— Ah ! croyez-moi, le Saint-Aulaire,
Chaulieu, ces libertins charmants
Qui sur leur front octogénaire
Rajeunissoient les agréments ;
Qui sous les drapeaux de Cythère
Alloient encore en cheveux blancs
Folâtrer au souper des grands,
Flatter les belles et leur plaire ;
Ces faux Titons, ces froids amants,
Rendus sous leur toit solitaire,
Sentoient leurs maux, grondoient leurs gens :
Et, ne pouvant plus se distraire,
Dans un silence atrabilaire
Comptois le nombre de leurs ans
Loin de Sceaux, où rénoit du Maine **,
Loin des soupers du grand prieur **,
Dans leur petit intérieur,
Goutte sciatique ou migraine
Venoient affliger le ricur.
Le plaisir trompe la douleur,
Et le sentiment y ramène.

Mais vous, abbé, par quel chagrin
Prétendez vous flétrir les roses
Qu'Amour mit sur le front divin,

* Le duc du Maine.

** Le grand prieur de Vendôme.

De l'auteur des Métamorphoses ?
 Qui peut exciter vos dégoûts ?
 Ovide fut triste en Scythie ;
 Et là sa muse appesantie
 Des Césars pleura le courroux ;
 Mais que , sur les rives du Tibre ,
 Ses sons étoient mélodieux !
 Que sa muse élégante et libre
 Chanta bien les amours des dieux !
 Il faut encor qu'on l'apprécie
 Par la noblesse de son cœur :
 Son ambition , sa folie
 Fut d'être l'heureux séducteur ,
 L'amant adoré de Julie.
 Il ne fut point le vil flatteur
 D'Octave , ce triomphateur
 Dont le char foula l'Italie.
 Le prix que vous lui dérobez
 Est mérité par ses ouvrages :
 Ses écrits , quoique prohibés ,
 Seront relus dans tous les âges
 Et par les fous et par les sages ,
 Je crois même par les abbés.

Sur ce , monsieur le grand vicairé ,
 Recevez mes tendres adieux.
 Si vous êtes libre d'affaire ,
 Prenez votre essor vers ces lieux ;
 Vous verrez encore à nos treilles
 Quelques muscats bien parfumés ,
 Et nous chargerons nos corbeilles

De ces beaux fruits que vous aimez.
 Avant que l'âge vienne éteindre
 Le feu de vos sens émoussés ,
 Vivez satisfait , jouissez ;
 Et laissez les vieillards se plaindre.

RÉPONSE DE M. COLARDEAU

A UNE ÉPIÏTE QUE LUI AVOIT ADRESSÉE M. PEZAT.

Oui , ma muse est une bergère ;
 Et le joli chapeau de fleurs
 Dont l'embellit ta main légère
 Plait à ses goûts , sied à ses mœurs.
 Elle est simple , et si naturelle.
 Que , dès le moment où son front
 A ceint sa couronne nouvelle ,
 Un coloris subit et prompt
 L'a fait rougir d'être si belle.
 Tu sais plaire , tu peux tromper :
 Aux traits d'un éloge insipide
 Il est facile d'échapper :

Mais lorsque la grâce y préside .
 Bientôt on s'en laisse occuper.
 C'est un réseau dont l'art perfide
 Attire et sait envelopper
 L'innocence foible et timide.
 Mais non ; tu n'as pas prétendu
 Tromper une muse ingénue ,
 Dans l'hommage que m'a rendu
 Ta lyre pour moi prévenue.
 Du moins un éloge m'est dû :
 Jamais du fiel noir de l'envie
 Mon cœur ne fut empoisonné :
 Et la palme tant poursuivie
 Dont mon émule est couronné ,
 Je n'ai jamais imaginé
 Qu'à mon triomphe il l'eût ravie.

Sur l'arbuste d'Anacréon
 S'épanouit plus d'une rose :
 Le myrte a plus d'un rejeton :
 Daphné, dans sa métamorphose,
 De rameaux couvrit l'Hélicon.
 Si pour vous la fleur est éclose ,
 Pour moi s'entr'ouvre le bouton.
 Rivaux que la gloire rassemble,
 Vous, amants, poètes, guerriers,
 Ah ! cueillez, mais cueillez ensemble
 Et ces myrtes et ces lauriers :
 Du souffle infecté des furies ,
 Cruels, n'allez pas dessécher

Ces roses, ces palmes fleuries,
 Que l'on doit rougir d'arracher
 Quand la haine les a flétries.

Je plains le cœur rongé d'ennui
 Et d'un orgueil atrabilaire,
 Qui des jouissances d'autrui
 Se fait un malheur volontaire ;
 Et qui présume que , sans lui ,
 Ne peut exister l'art de plaire.

Pour moi, qui suis dans mes loisirs,
 L'éclat d'une gloire sublime ;
 Qui limitant mes vains desirs ,
 Les borne aux douceurs de l'estime :
 Moi qui, du cercle de mes jours
 Vois sortir tant d'heures fatales.
 Et n'ose employer de leur cours
 Que de rapides intervalles ;
 Moi, moi, que l'on vit enfanter
 Des vers sans art et sans prestige,
 Que leur naturel fait goûter,
 Où jamais l'esprit ne corrige
 Ce que le cœur n'a pu dicter :
 Libre dans mon insouciance ,
 Modeste, ou timide en mes vœux ,
 J'attends, pour toute récompense ,
 Qu'on souffre que je sois heureux.
 C'est peut-être trop d'exigence,
 Et dans notre cirque orageux
 Où l'on se nuit par concurrence ,

Nos Aristarques sourcilleux
Connoissent peu la tolérance.

Mais, Pezay, qu'importent leurs cris,
Leurs intrigues, et leurs outrages?
Le mérite de mes écrits
Ne dépend point de leurs suffrages:
Tu les aimes... voilà leur prix.
Indifférent sur mes ouvrages,
D'après ton goût, je les chéris:
De ton épître enchanteresse
J'ai respiré le pur encens.
Déjà mes esprits languissants
Ont senti le feu de l'ivresse:
Oui, le charme de tes accents
Est l'aiguillon pour ma paresse,
Et la volupté pour mes sens.

ODE

A M. D'AGUESSEAU DE FRESNE,

AVOCAT - GÉNÉRAL,

Sur sa convalescence, en novembre 1774.

Digne rejeton d'un grand homme,
Que doit envier à nos lis
Le barreau d'Athènes et de Rome.
DE FRESNE, est-il bien vrai? tu vis!
Tu vis; et, de ses voiles sombres,
Épaississant en vain les ombres,
La mort n'a pu fermer tes yeux!
Ils ont revu briller l'aurore;
Et vers le temple d'Épidaure
Tu vas marcher victorieux.

Il est une horrible Gorgone,
Le fléau, l'effroi des humains:
Un affreux serpent l'environne;
Un noir flambeau brûle en ses mains:

Sa fureur lance le reptile ,
 Et du froid poison qu'il distille
 Il glace , il engourdit nos sens.
 Bientôt, par des effets contraires,
 Sa torche allume en nos artères
 Des feux sans cesse renaissants.

Tes maux , dans leur marche inégale ,
 Changeoient de moment en moment ;
 Leur cours marquoit chaque intervalle
 Par l'horreur d'un nouveau tourment.
 En proie à ce double supplice ,
 Tu penchois vers le précipice
 Où se termine notresort ;
 Tu penchois vers le précipice
 Où se termine notresort ;
 Et dans ces cruelles alarmes ,
 Déjà nos yeux versoient les larmes
 Dont nous eussions pleuré ta mort.

Telle une fleur prématurée
 Tombe , victime tour-à-tour
 Du souffle glacé de Borée
 Et des feux de l'astre du jour ;
 L'un de son haleine fatale
 La frappe à l'aube matinale ,
 La décolore et la flétrit ;
 L'autre , dans son midi funeste ,
 Du haut de la voûte céleste .
 L'embrase : elle brûle et périt.

Ainsi de tes jeunes années
 S'évanouissoient les beaux jours ;

Et de tes nobles destinées
 La mort interrompoit le cours.
 Pendant ces heures effrayantes
 Que n'as-tu vu nos mains tremblantes
 Presser nos fronts appesantis !
 Hélas ! dans ton état horrible ,
 Tes maux te trouvoient insensible :
 C'est nous qui les avons sentis.

Peins-toi le désespoir d'un père,
 Celui d'une famille en pleurs.
 On frémit , on te considère
 Mourant sur un lit de douleurs :
 Dans un lugubre et long murmure,
 L'amitié, l'amour, la nature ,
 Près de toi confondoient leurs cris :
 Un seul , un seul s'est fait entendre ;
 C'étoit le cri d'un père tendre
 Qui nous redemandoit son fils.

Que je plains le mortel farouche
 Qui , sans rapports autour de lui ,
 Écarte l'objet qui le touche ,
 Et craint de voir les maux d'autrui !
 Dans sa froide et fausse sagesse ,
 Rien au-dehors ne l'intéresse ;
 Il vit sans crainte et sans desirs ;
 Mais si ses froideurs inhumaines
 Lui sauvent en effet des peines ,
 Ah ! combien il perd de plaisirs !
 Si d'une famille étrangère

Le trouble a passé jusqu'à moi,
 Si pour la tête la plus chère
 J'ai ressenti son juste effroi ;
 De FRESNE, en ces jours où la joie
 Sur des fronts heureux se déploie,
 Qu'il m'est doux de la partager !
 Quel calme on goûte après l'orage,
 En embrassant sur le rivage
 L'ami dont on vit le danger !

Sans doute, lorsque la tempête
 Grondoit, lançoit sur toi ses traits ;
 Lorsque les Parques sur ta tête
 Accumuloient leurs noirs cyprès,
 De ton aïeul l'ombre éloquente,
 Triste, plaintive, gémissante,
 Prioit pour tes jours incertains.
 Sa voix, qui des dieux de la terre
 Arrêta souvent le tonnerre
 A su désarmer les destins.

Où, c'est cette ombre révérée
 Qui de tes jours, près du tombeau,
 A, d'une étincelle sacrée,
 Rallumé le pâle flambeau.
 De son nom, si cher à la France,
 Ta vie est l'unique espérance ;
 Ses honneurs étoient effacés.
 Ah ! puisqu'il te rend la lumière,
 Lance tes pas dans la carrière,
 Où les siens sont encor tracés !

Va t'illustrer, à son exemple,
 Au sanctuaire de Thémis ;
 L'orphelin t'attend dans ce temple
 Pour sauver ses droits compromis.
 Sur le siège, ou dans la tribune,
 Va, cours prêter à l'infortune
 Tes soins, tes talents, et ta voix.
 Sois le soutien de l'innocence ;
 Apprends à tenir la balance,
 Et le glaive vengeur des lois.

Mais quelle puissance magique
 Lève un voile mystérieux,
 Et, dans un tableau prophétique,
 Peint ton avenir à mes yeux ?
 Sur un autel où l'encens fume
 Un flambeau qui soudain s'allume
 Mêlé ses feux aux feux du jour,
 Et, sous l'air modeste des Grâces,
 Une beauté qui suit tes traces
 Marche entre l'Hymen et l'Amour.

Ah ! ce n'est point un vain prestige,
 Je vois s'allier deux beaux noms.
 De FRESNE, tu dois à ta tige
 Des appuis et des rejetons.
 Sorti des ombres de l'enfance,
 A peine de l'adolescence
 Les premiers feux t'ont enflammé ;
 Dans les délices du bel âge,
 Goûte bien le double avantage
 II.

D'aimer ensemble et d'être aimé.
 Pardonne si ces foibles rimes
 N'offrent que des épanchements ;
 Si ma muse à des traits sublimes
 A préféré des sentiments :
 J'aurois voulu, dans mon ivresse,
 Du chantre des jeux de la Grèce
 Égaler les plus nobles airs :
 Mais ma voix, plaintive, étouffée,
 Prenant bientôt le ton d'Orphée,
 N'a pu que soupirer ces vers.

L'AMOUR

L'AMITIÉ.

GÉNÉREUSE Amitié, toi dont la douce flamme
 D'un trouble impérieux n'agite point notre ame,
 Toi qui, n'imposant point de tyranniques lois,
 Laisse à la raison la liberté du choix ;
 Toi qu'un goût réfléchi fait naître de l'estime ;
 Qui console les cœurs que l'infortune opprime :
 Amitié, qu'on adore et qu'on ne connoît pas,

Tes destins sont-ils donc de faire des ingrats !
 Il est un dieu cruel que l'homme te préfère...
 Pardonne, c'est l'Amour ; pardonne, il est ton frère.
 Sous d'horribles couleurs peins-moi, si tu le veux,
 Son funeste ascendant, son despotisme affreux ;
 Dis-moi que tous ses traits, trempés dans l'amertume
 Empoisonnent nos sens d'un feu qui les consume :
 Moi, je te répondrai que les emportements,
 Les pleurs, le désespoir, les plaintes des amants,
 Ce flux et ce reflux, cet éternel délire
 D'une ame qui possède et d'un cœur qui désire,
 Nos craintes, nos ennuis, toutes nos passions,
 Vains prestiges des sens, erreurs, illusions,
 De quelque titre enfin que ta raison les nomme,
 Sont les ressorts secrets et le besoin de l'homme.
 Ton bonheur uniforme en sa tranquillité
 Détruit notre énergie et notre activité.
 Ton sentiment est foible : il faut à l'ame humaine
 Ou les feux de l'amour ou le fiel de la haine.
 Misantrope ennuyé, tout fatigue mon cœur :
 Mes regards, ôtés d'une sombre vapeur,
 Voyant tous les objets à travers un nuage,
 Me représentent tout sous un aspect sauvage :
 Les dégoûts ont glacé ma sensibilité,
 Je hais tout : cependant un ami m'est resté ;
 Il conserve sur moi les droits de l'habitude.
 Je veux m'envelopper, fuir dans la solitude :
 Il m'embrasse en pleurant : mais sa molle pitié
 Va me faire haïr jusques à l'amitié.
 Lui, pleurer ! est-ce à l'homme à répandre des larmes ?

C'est à la beauté seule à leur prêter des charmes.
 L'ami qui me console ajoute à mes chagrins :
 Etalant à mes yeux sa raison que je crains,
 Combattant mes dégoûts, l'erreur qui m'empoisonne,
 Quand il faut me tromper le malheureux raisonne.
 Loïn que d'un tel secours mon cœur soit attendri,
 Par ses moralités il est encor flétri.
 Mais que, dans ces moments où notre ame abattue
 Se plaît à dévorer le poison qui la tue :
 Où, nous assoupissant dans nos profonds chagrins,
 Nous nous désunissons du restes humains ;
 Qu' alors une beauté tendre et compatissante,
 Conduite par l'Amour, à nos yeux se présente ;
 Qu'elle daigne répandre au sein de son amant
 Ces pleurs délicieux, les pleurs du sentiment ;
 Entre elle et nos ennuis notre ame partagée
 Du poids de ses douleurs est bientôt soulagée.
 L'astre du jour sur nous se lève plus matin ;
 On sent à chaque instant s'adoucir ce levain,
 Ces poisons lents et froids qui, coulant dans nos veines
 Dans chacun de nos sens multiplioient nos peines.
 Sans doute, il n'est point d'homme assez infortuné,
 De quelques maux cruels qu'il soit environné,
 Qui ne puisse aisément, au sein de ce qu'il aime,
 Oublier sa douleur et s'oublier soi-même.

Quel est ce malheureux revêtu de lambeaux ?
 Je le vois à pas lents descendre des côtesaux :
 Bravant sous le midi l'ardente canicule,
 Depuis le jour naissant jusques au crépuscule,
 On l'a vu, la coignée ou la bêche à la main,

Déraciner le chêne, aplanner un terrain :
 Le soleil l'a noirci des feux de sa lumière ;
 Il se traîne, et courbé rentre dans sa chaumière,
 Le poignard dans le cœur, les larmes dans les yeux.
 Va-t-il y quereller, y maudire les dieux ?
 Non : c'est là qu'il rejoint une épouse fidèle.
 Elle vient dans ses bras, il vole au-devant d'elle ;
 Un sourire enchanteur, un tendre embrassement,
 Une caresse, enfin le plaisir d'un moment,
 Redonnent à son ame éteinte, aotantie,
 Un sentiment plus vif et l'amour et la vie :
 Sous le poids qui l'accable il est plus affermi.
 Mais que ce malheureux aille voir son ami :
 Infortunés tous deux, tous deux dans la misère,
 Leur douleur dev'endra plus sombre, plus amère ;
 Leurs malheurs et leurs maux sur eux appesantis,
 Détaillés l'un par l'autre, en seront plus sentis.

O déesse, à présent des mortels ignorée,
 Amitié ! tu régnas dans les beaux jours de Rhée :
 L'homme heureux et content, à l'abri des revers,
 N'alloit point confier des maux qu'il eût soufferts :
 Sur le front des amis l'allégresse étoit peinte,
 Leur bouche n'étoit point l'organe de la plainte ;
 Mais dans ces jours cruels, quels sont nos entretiens ?
 Les maux sont partagés, et chaque être a les siens :
 Sans cesse l'on s'en fait la triste confidence.
 Non : j'aime mieux me plaindre et gémir en silence.
 Je n'irai point verser dans un cœur étranger
 Des maux qu'il sent lui-même et ne peut soulager.
 Et l'amitié d'ailleurs, dans ce siècle parjure,

Peut elle être sacrée ? est-elle toujours sûre ?
 L'orgueil ou l'intérêt en ont formé les nœuds :
 Un malheureux veut-il d'un ami malheureux ?
 Au moins l'amour est vrai : son charme involontaire
 Le rend inaltérable et le rend nécessaire :
 Il tient à l'ame, aux sens : et, malgré les erreurs
 Dont les vices du jour ont infecté nos mœurs,
 L'amour n'est point un songe ; il est vrai que l'on aime :
 L'amour indépendant existe par lui-même.

Trop coupables humains, dont les crimes divers
 Ont chassé les vertus de ce triste univers :
 Vous qui de l'innocence avez perdu les charmes,
 Qui vivez dans le trouble, au milieu des alarmes ;
 Vous, tigres dévorants, l'un sur l'autre acharnés,
 Sous le poids de vos fers esclaves mutinés !
 Vous chez qui l'amitié n'est rien qu'une chimère,
 Qu'un nœud mal assorti que l'intérêt altère ;
 Vous qui vous êtes fait un art de vous trahir ;
 Vous que l'ambition oblige à vous haïr ;
 Vous entre qui les rangs ont mis des intervalles ;
 Vous dont l'orgueil défend ces barrières fatales,
 Qui semblez entre vous, par vos communs mépris,
 Oublier le limon dont vous fûtes pétris...
 Ennemis l'un de l'autre, ennemis de vous-même,
 Votre infortune, hélas ! n'est pas encore extrême,
 Vous n'avez pas du ciel épuisé le courroux,
 Tristes mortels !... l'Amour est encor parmi vous.

AGLAË,

o v

LA PRIÈRE A L'AMOUR.

Le jour s'est levé pur du berceau de l'Aurore :
 Ses feux naissants, un charme, un pouvoir que j'ignore,
 Vers ces lieux reculés ont égaré mes pas.
 Quel est donc cet asile ? où vais-je ? où suis-je ? hélas !...
 Mais quoi ! n'ai-je suivi qu'un charme involontaire ?
 Ces myrtes enlacés, cet autel solitaire,
 L'encens qui déjà fume, allumé par mes mains,
 Ces oiseaux palpitants, de leur sort incertains,
 Ces victimes, ce vase entouré de guirlandes,
 Mon trouble aux pieds du dieu qui reçoit mes offrandes,
 Tout annonce à ce dieu que je crains de nommer,
 Un sacrifice à faire et des vœux à former.
 Mais aux pieds d'un enfant d'où vient que je frissonne ?
 Sa main est désarmée, il tient une couronne :
 Son sourire est-il fait pour inspirer l'effroi ?
 Dieu que l'on peint cruel, Misis ! est plus que toi,
 Misis !... A ce nom seul je me sens plus émue...

Le jour où dans le cirque il s'offrit à ma vue,
 Le feu de ses regards pénétra tous mes sens...
 (Ainsi sous ces berceaux s'est répandu l'encens.)
 Sous mes voiles légers ce feu secret circule...
 Misis m'a-t-il trompée ? ai je été trop crédule ?
 Hier il me surprit tandis que je rêvois :
 Je me plaignis à lui des maux que je souffrois ;
 Je lui peignis comment, éperdue, inquiète,
 Des autres ignorés je cherchois la retraite ;
 Combien j'en chérissois le silence et l'horreur,
 Satisfaite, du moins, d'y cacher ma douleur !
 Ma plainte le touchoit... un soupir l'a finie.
 « Tu me fais, m'a-t-il dit ; et l'Amour t'a punie :
 C'est ainsi qu'il frappa l'insensible Daphné.
 Lui seul peut consoler ton cœur infortuné :
 De ce cœur, qu'il agite, il demande l'hommage,
 Son temple est près d'ici, ce temple est un bocage :
 Vole, au lever du jour, sous ces ombrages frais,
 Va soumettre à ce dieu ton cœur et tes attraits.
 Au pied de ses autels que ta fierté fléchisse :
 Va, le bonheur suivra ton premier sacrifice.
 Moi-même, plus heureux, j'attendrai ton retour :
 On accorde à l'amant ce qu'on offre à l'Amour... »
 Eh bien, dieu favorable ! écoute ma prière :
 A ton culte sacré se livrant tout entière,
 Aglaé vient t'offrir un cœur simple, ingénu...
 Mais quel bruit jusqu'à moi tout-à-coup parvenu !
 Je frémis... Qui peut donc agiter ces feuillages ?
 L'air est pur, le matin voit naître peu d'orages ;
 Ce n'est point là des vents le souffle impétueux...

Misis oseroit-il?... Ah ! finissons mes vœux :
 Qu'aurois-je à redouter près du dieu que j'implore ?
 Il puniroit Misis... Le bruit redouble encore...
 Ciel ! entre ces rameaux est-ce Misis ? c'est lui !...
 Dieu puissant ! dieu vengeur ! prête-moi ton appui ;
 Vois mourir à tes pieds ces colombes fidèles ;
 Misis exige-t-il que j'expire comme elles ?...
 Bocage malheureux, redoutable séjour !...
 L'innocence périt aux autels de l'Amour.

STANCES A ÉGLÉ.

Préludes enchanteurs des débats de l'amour,
 Voluptueux sourire où l'ame se déploie,
 Regards plus enflammés que les rayons du jour,
 Baisers de feu reçus et donnés tour à-tour,
 Se peut-il désormais qu'un malheureux vous croie ?
 Hier, sur votre foi, plein d'ardeur et d'espoir,
 Je volai vers le lit de celle que j'adore :
 Hélas ! ce n'étoit plus ce que j'avois cru voir ;
 Du plaisir, dans ses yeux, j'ai vu mourir l'aurore,
 Et sur sa Louche enfin je n'ai pris qu'un boisoir.
 Doux regards, doux baisers, puis-je vous croire encore ?

Si mes vœux près d'Églé sont toujours superflus,
 Du trône des plaisirs si sa main me repousse ;
 Piqué de ses froideurs, outré de ses refus
 (Quoique né fort crédule et d'humeur assez douce),
 Baisers, regards trompeurs, je ne vous croirai plus.

Mais déjà le Sommeil s'avance avec la Nuit :
 Amour, puissant Amour, donne-moi la victoire.
 Mon amante paroît, la Volupté la suit...
 Comblera-t-elle enfin mon bonheur et ma gloire ?
 Oui ; son œil me l'annonce, et le plaisir y luit.
 Regards, baisers charmans, qu'il est doux de vous croire?

LES

SACRIFICES DE L'AMOUR.

A MADAME ***.

Qual' io non l'avea vista infin allora
 Mi si scoverse : onde mi nacque un ghiaccio
 Nel cuore, ed evvi ancora
 E sara sempre, fin ch' i' le sia in braccio.

PETRARCA, canz. 24.

J'ai vu, comme Actéon, les beautés de Diane :
 Le respect, dans mon cœur, cédoit à mes desirs ;
 Et j'allois, plein de feu, porter un pied profane
 Au sanctuaire des plaisirs.
 Déjà, dans l'ardeur qui m'anime,
 Je m'avançois vers cet autel sacré
 Où l'Amour seul peut rendre un culte légitime :
 Mais, ô retour inespéré !
 Pour la divinité mon hommage est un crime !
 Et son cœur, contre moi par la haine ulcéré,
 De mes transports m'a rendu la victime.

O toi qui, malgré tes rigueurs,
 Ne peux du moins m'ôter ton image chérie,
 Tu le vois, sous les traits de cette allégorie,
 Je peins en soupirant mon crime et mes malheurs...
 Mon crime!... est-il donc vrai que j'ai pu te déplaire?
 Quoi! ce penchant toujours impérieux,
 Ce sentiment involontaire,
 L'amour est un outrage, une offense à tes yeux?
 Mon crime!... à chaque instant mon cœur le renouvelle.
 Plus coupable aujourd'hui, même après tes refus,
 Je seus dans mon ame rebelle
 S'accroître encor des desirs superflus.

En vain ta bouche me rappelle
 Que tu ne m'estimeras plus:
 Je ne puis commander à mes sens trop émus;
 Et je ne réfléchis que pour te trouver belle.
 Que dis-je? cette nuit, quand un repos flatteur,
 Par une illusion (le charme de mon ame!),
 Dans les bras du sommeil endormoit ma douleur,
 J'espérois fléchir ta rigueur;
 Et ton amant, plein d'amour et de flamme,
 Précipitoit l'instant de son bonheur:
 Je t'ai vaincue; et mon ame ravie
 S'enivroit doucement au sein des voluptés:
 Je puisois le plaisir aux sources de la vie,
 Mes baisers, par leur nombre, égaloient tes beautés...
 Hélas! de quels regrets mon erreur est suivie!
 Les desirs seuls me sont restés:

N'en doute point: je les ressens encore.
 Je ne puis te tromper, je ne puis consentir
 A condamner mes feux, à feindre un repentir
 Que je n'ai point... puisqu'enfin je t'adore...
 Je le vois, je t'offense, et l'outrage est réel;
 Ton courroux même est légitime:
 Mais prends pitié d'un amant malheureux.
 Telle est l'ardeur du transport qui m'anime,
 Que je voudrois, bien plus audacieux,
 Mourir entre tes bras pour expier mon crime.

Né me dis point que ces emportemens
 Annoucent le mépris et le défaut d'estime:
 Non, pour toi, dans mon cœur né tendre et magnanime,
 L'estime est le premier de tous mes sentimens...
 Juges en, et connois à quel excès je t'aime:
 Oui, malgré mes transports, mes regrets, mes desirs,
 Explique-moi ta volonté suprême;
 Permetts ou défends les plaisirs
 (Contre tes lois je n'ai que mes soupirs),
 Va, je t'obéirai... fût-ce contre moi-même.

VERS

Pour mettre au bas d'une statue de marbre, représentant la Volupté sous la figure d'une femme couchée et qui semble endormie.

—

COMME un éclair, naît et meurt le plaisir :
 Son feu follet à peine nous enflamme,
 Qu'il s'évapore et détruit le désir.
 Je ne sais quoi lui survit dans notre ame :
 C'est un repos voluptueux, charmant,
 C'est le bonheur goûté dans le silence ;
 C'est des esprits un doux recueillement :
 Après les sens, c'est l'ame en jouissance.
 Considérez cette jeune beauté,
 L'œil entr'ouvert, la bouche demi-close,
 Rêveuse au sein de la tranquillité :
 Dormiroit-elle ? oh non ! elle repose :
 Paisiblement son cœur est agité,
 Il est ému ; devinez-en la cause.
 Combien de cœurs ont ainsi palpité !
 Figurez-vous, pour mieux peindre la chose,
 L'Amour tranquille après l'activité
 D'un plaisir vif, nouvellement goûté,

Se reposant sur des feuilles de rose :
 Ce repos-là se nomme Volupté.
 L'art du ciseau , dans ce marbre, en expose
 Le charme heureux, dans un simple portrait.
 Moi, j'ai vu plus ; dire où... comment... je n'ose :
 Amour le sait ; je l'ai mis du secret.

ÉPITRE

A M. D'ÉP***,

Qui soupçonnoit l'auteur d'avoir fait des vers contre lui
 sur l'infidélité de sa maîtresse.

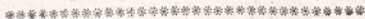
—

Je n'aime point par un vain persiflage,
 De mes amis censurer les erreurs :
 Tout homme est foible, et chacun a ses mœurs ;
 Je plains un fou comme j'estime un sage.
 Cher d'Ép***, plus de soupçon sur moi :
 J'ai pris par choix la bonté pour devise.
 Du fol écrit qui te ridiculise
 Ma main n'a fait ni les vers ni l'envoi ;
 Un sot peut seul rire d'une sottise ;
 Mais repoussons les traits de tes censeurs.

Est-ce un travers, qu'aux jours de ton automne
 Ton sang encor dans tes veines bouillonne ?
 Ne sait-on pas, sur nos fragiles cœurs,
 Quel est l'effet d'une mine friponne ?
 Un fin sourire, oracle des faveurs,
 Un œil malin qui s'irrite et pardonne.
 Des riens charmants, des caprices trompeurs,
 Mille refus plus doux que ce qu'on donne...
 Voilà comment la coquette aiguillonne
 Des sens flétris, éteints dans les langueurs.
 Eh ! qui pourroit, fût-il octogénaire,
 Voir sans desir la folâtre Phryné,
 Dans un boudoir au plaisir destiné,
 Renouveler tous les jeux de Cythère ?
 Là tous les sens sont charmés tour-à-tour.
 Là, sur des coins, pastilles enflammées
 Portent dans l'air de ce discret séjour
 L'ambre irritant de leurs douces fumées.
 (L'ambre, dit-on, est l'encens de l'Amour.)
 Dans une niche où, loin de tout profane,
 Sont suspendus d'inutiles rideaux,
 Un lit charmant que l'on nomme *ottomane*,
 Offre aux desirs des coussins, des carreaux :
 L'heureux sultan y conduit la sultane.
 Vois y Phryné, Phryné dont les attraits
 N'ont plus l'éclat de leur première aurore ;
 Mais sa parure, un déshabillé frais,
 Mille rubans lui donnent l'air de Flore.
 Lorsque son sein ne venoit que d'éclorre,
 On l'admiroit, on soupîroit auprès ;

Mais maintenant on le baise, on l'adore :
 Enfin Phryné, par l'art de ses apprêts,
 Est aussi jeune, et bien plus belle encore.
 Ce qui lui prête un charme encor plus sûr,
 C'est ce regard que l'aimable friponne
 Lance toujours et si tendre et si pur :
 C'est cette bouche, où le rire assaisonne
 Chaque baiser que son amant lui donne ;
 C'est l'air, le ton, faussement ingénus,
 Dont la perfide échauffe un *je vous aime*.
 On le dit mal quand on le sent soi-même :
 On le dit mieux quand on ne le sent plus.
 Pour nos Phrynés, tromper est l'art suprême.
 Si sur leur front le ciel mit la candeur,
 Si dans leurs yeux il peignit l'innocence,
 Si sur leur bouche il plaça l'éloquence,
 Il mit aussi l'imposture en leur cœur.
 Voilà comment la nymphe enchanteresse
 Devint si chère à tes esprits charmés.
 Chaque plaisir nous coûte une foiblesse ;
 Et la première est de nous croire aimés.
 Tu fus heureux, mais aussi tu fus dupe ;
 Et, si j'en crois la gazette du jour,
 Jamais Phryné n'a ressenti l'amour :
 Le plaisir seul ou l'intérêt l'occupe.
 D'après cela, mon esprit est bien loin
 De déclamer contre ton inconstance :
 En offensant, elle prévient l'offense :
 Et, comme toi, mon cœur en a besoin.
 Après un goût un autre doit naître

(Tu m'as donné cette utile leçon) ,
 Et dans le choix d'être dupe ou fripon ,
 Tout bien pesé , c'est fripon qu'il faut être.



AU ROI LOUIS XV.

Vous voilà donc bourgeois d'Auteuil ,
 Sire ; et voilà notre village
 Qui va jouir de l'avantage
 Dont se vantent avec orgueil
 Choisy , La Meute , et l'Ermitage.
 Vous y viendrez chercher l'ombrage ,
 Le doux lilas , le chevre-feuil :
 Tant mieux pour nous. Bon voisinage
 Fat toujours d'un heureux présage.
 Nous voudrions vous faire accueil ,
 Immortaliser notre hommage
 Par quelque éclat ; mais ce hameau
 Qui vit les muses rassemblées
 Se promener dans les allées
 Du jardin qu'habitait Boileau ,
 Auteuil ne voit plus sa fontaine
 Abreuver le sacré troupeau
 Qui s'enivre dans l'Hippocrène :
 Les Muses n'aiment plus notre eau.

Nous nous en consolons : les Graces
 Valent tout au moins les neuf Sœurs :
 Elles tiendront ici leurs places.
 Bientôt , amenant sur leurs traces
 Une foule d'adorateurs ,
 Nos regards les verront paroître
 Dans des chars légers et brillants ,
 Rire , folâtrer sous le hêtre ;
 Et , dans les beaux jours du printemps ,
 Former une danse champêtre.
 Tel est l'agrément de ces lieux ,
 Sire : remplissez noire attente ,
 Venez-y ; tout en ira mieux.
 Il faut bien que du haut du trône
 Louis descende quelquefois ;
 L'émail des prés , l'ombre des bois ,
 Les dons de Flore et de Pomone
 Doivent lui plaire ; et les bons rois
 Ont bien souvent , dans le silence ,
 Caché sous le nom de bourgeois
 Les grands titres de leur naissance.



SUR LA MORT

DE MONSIEUR

LE DAUPHIN.

Il est un monstre sourd, aveugle, inexorable :
 La rage est dans son cœur, le poignard dans sa main :
 La nature effrayée et son cri lamentable,
 Rien ne l'émeut ; il frappe avec un bras d'airain.
 C'est ainsi qu'on a vu son squelette terrible
 S'asseoir tranquillement sur un lit de douleurs,
 D'une famille auguste y rebuter les pleurs,
 Et porter lentement le coup le plus sensible.
 Les vœux de tout un peuple ont été superflus,
 Et la Mort a détruit sa plus noble espérance...
 Mais de tant de fureurs ne nous étouffons plus :
 Elle a dû résister aux larmes de la France :
 Elle fut insensible à trente ans de vertus.



A MADAME ***.

TRANQUILLISE ton cœur, ton cœur si cher au mien.
 Unis par le penchant, par le plus doux lien,
 Les chaînes de l'amour, quelquefois si pesantes,
 N'auront qu'un poids léger pour nos mains caressantes.
 Tu crains (tu me l'as dit) qu'un premier sentiment
 Ne reprenne à mes yeux ce qu'il eut de charmant,
 Et que vers lui bientôt mon ame ramènée
 Ne te laisse plaintive autant qu'infortunée...
 Sincère dans mes feux, et vrai dans mes froideurs,
 Je ne t'ai point caché d'anciennes ardeurs :
 D'un amour malheureux tu fus la confidente ;
 L'amant s'est plaint à toi des torts de son amante.
 Rarement satisfait, sans cesse humilié,
 Recherché quelquefois, mais souvent oublié,
 Caressé par loisir, aimé par intervalle,
 Objet trop peu flatté d'une flamme inégale ;
 Mon bonheur le plus pur, mes plaisirs les plus doux
 Furent empoisonnés par de justes dégoûts.
 Sans intéresser l'ame, il est affreux sans doute
 De ne devoir qu'aux sens les plaisirs que l'on goûte.
 Eh ! que m'importe à moi la faveur d'un coup d'œil ?
 Je veux que le cœur m'aime et m'aime avec orgueil ?

Mais que ce cœur ingrat, flatté d'un double hommage,
 Entre un rival et moi sans cesse se partage;
 Et que d'un vain éclat seulement occupé,
 Son amant le plus cher soit son amant trompé ?
 Je dois te l'avouer, soit par délicatesse,
 Soit dans mes sentiments amour-propre ou noblesse,
 Je ne veux plus d'un cœur que je ne puis remplir,
 D'un cœur qu'un autre amant peut seul enorgueillir.

Sans doute, il est des jours à nos desirs contraires ;
 Il est des contre-temps, des malheurs nécessaires ;
 Tous les biens des mortels sont mêlés à des maux ;
 Je sais qu'il est enfin peu d'amants sans rivaux.
 Mais savoir qu'en secret l'amante que j'aime
 Des feux de mon rival s'applaudit et s'honore ;
 Qu'elle peut, sans gémir, plier ses sentiments
 Au gré de l'intérêt et selon les moments ;
 Savoir qu'elle jouit, sans en être attendrie,
 Des jalouses douleurs dont mon ame est flétrie !
 Non ; mon cœur, qui toujours eut besoin d'être aimé,
 A douter qu'il le soit n'est point accoutumé :
 Je n'en puis soutenir l'affreuse incertitude.

Plein de ces noirs soupçons, de cette inquiétude,
 J'ai cherché, je l'avoue, un cœur digne de moi :
 Je l'ai cherché long-temps, et j'ai trouvé le tien.
 Je n'ose me vanter ; mais enfin, si pour plaire
 Un amant n'a besoin que d'une ame sincère,
 Que d'une ame épurée, et sensible encor plus,
 Oui, j'ai dû te toucher ; ce sont là mes vertus.
 C'est par elles, du moins, que j'ai su reconnaître
 Le rapport de nos cœurs unis et faits pour l'être.

Par un penchant secret l'un vers l'autre attirés,
 Assortis par le goût, s'attachant par degrés,
 Sans user d'aucun art, sans vouloir se séduire,
 Ils ont tout fait pour eux ; l'esprit n'eut rien à dire.

Quel instant plus heureux que l'instant fortuné,
 Où, par l'amour timide à tes pieds amené,
 Marchant à la faveur du silence et des ombres,
 Je démelai tes traits parmi les clartés sombres !
 La lampe de Psyché jetoit ce foible jour,
 Cette obscure lueur favorable à l'amour :
 Tu dormois ; et mes pas, que j'appuyois à peine,
 Soutenoient en tremblant ma démarche incertaine.
 Coupable, intimidé, je craignois ton réveil ;
 Je n'osois t'arracher à la paix du sommeil ;
 Mais quel fut mon bonheur, quand, au lieu de la plainte,
 Ta bouche n'exprima qu'un sentiment de crainte,
 Que cet effroi si doux, que ces foibles remords,
 D'un cœur déjà soumis vains et derniers efforts !
 L'un de l'autre étonnés, mais charmés l'un par l'autre,
 Quelle volupté pure eût égalé la nôtre ?
 Prélude des plaisirs qui mènent au bonheur,
 Baisers donnés, rendus, épanchements du cœur,
 Nous épuisâmes tout ; et, dans notre délire,
 Nous ne nous disions rien pour avoir trop à dire.
 A ce trouble si doux le calme a succédé.

Quand le prix de l'amour est enfin accordé,
 Souvent, dans nos esprits, l'illusion détruite
 Laisse d'affreux dégoûts qu'elle traîne à sa suite :
 Mais, après ma victoire, encore plus heureux,
 La flamme du plaisir vient d'accroître mes feux.

J'ai rencontré chez toi la naïveté pure,
Le simple coloris qu'on tient de la nature :
Ce sentiment si vrai, qui s'exprime sans art,
Et comme un doux rayon se peint dans le regard.

Je veux semer de fleurs les pas de mon amante :
Je veux que, dans mes bras et tranquille et contente
Elle n'ait de regret que le regret flatteur
D'avoir pu balancer à me donner son cœur.
Oui, je t'aime à jamais : ma bouche te le jure,
Non par de vains serments, trop voisins du parjure ;
Va, je sais mieux choisir les garants de ma foi :
Je veux t'aimer toujours... et j'en jure par toi.

A M. LE COMTE DE ***,

POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

5 NOVEMBRE 1768.

—

Comte, point de cérémonie,
Point de tumultueux apprêts ;
Point de ces feux dont l'Ausonie
A tant varié les effets.
Sous le cintre de tes bosquets
Point de bal, point de symphonie :

Beaucoup d'amitié, peu de frais,
Et voilà ta fête finie.
Vois d'ailleurs l'affreuse saison !
Flore rembrunie, éplorée,
S'enfuit toute décolorée
Dans les serres de Trianon,
L'art par des nuances nouvelles,
Y rajeunit ses agréments :
Mais il faut des fleurs naturelles
A côté de nos sentiments.
Contente-toi du simple hommage
Des cœurs qui te sont dévoués ;
Je te l'offre sans étalage.
Va, les grands qu'on a peu loués
En furent aimés davantage.
Sois heureux, et que la Santé,
De sa main brillante et fleurie,
Verse sur le soir de ta vie
Le calme et la sérénité.
Le nombre des ans s'accumule ;
Une foiblesse ridicule
Nous en fait mesurer le cours :
Crois-moi, cher comte, les beaux jours
Sont suivis d'un long crépuscule.
Imite ces vieillards sensés
Qui, de tous soins débarrassés,
Laissoient sans trouble aux destinées
Filer, entre leurs doigts glacés,
L'heureux fuseau de leurs années.
Ainsi, du sage Anacréon

Chaulieu renouvelant l'exemple,
 Alla, dans les soupers du Temple,
 Réchauffer sa froide saison.
 Malgré les douleurs de la goutte,
 Gaiment courbé sur son bâton,
 De fleurs il parsema la route
 Qui le conduisit chez Pluton.
 En un mot, comte, et pour conclure,
 Trop de prudence est un défaut :
 Je crois les soins de la nature
 Et les préceptes d'Épicure
 Meilleurs que les poudres d'Ailbault.

BOUQUET.

A TOI.

*Tu modò sola plares; nec jam, te præter, in urbe
 Formosa est oculis ulla puella meis...
 Nunc licet è colo mittatur amica Tibullo,
 Mittetur frustrà, deficietque Venus.
 TIBULL., lib. iv, eleg. 13.*

Plein des sentiments de mon cœur,
 Veux-tu que, le jour de ta fête,

Des vers d'un éloge flatteur
 J'occupe et fatigue ma tête ?
 Zelmire, tout adorateur
 Qui chantoit avant la conquête
 Goûte en silence son bonheur.
 Ainsi l'oiseau dans le bocage,
 Avant l'instant délicieux,
 Fait entendre au loin son ramage,
 Et puis se tait, pour jouir mieux.
 Jouir, voilà notre partage,
 Ta fête est sans doute un beau jour :
 Je sais, ainsi le veut l'usage,
 Qu'il faut célébrer son retour
 Par un bouquet, par un hommage
 Qu'à l'amour-propre doit l'amour :
 Mais ce soin est-il nécessaire ?
 Et, si j'eus l'art de te charmer,
 Si d'une ardeur involontaire
 Tes sens se laissent enflammer,
 Nous sommes bien sûrs de nous plaire ;
 Il ne s'agit plus que d'aimer.
 Ah ! je m'en rapporte à toi-même :
 Est-ce par un vain compliment
 Que je puis prouver que je t'aime ?
 On ne le prouve qu'en aimant.
 Ovide auprès de sa maîtresse,
 Bien moins amoureux que galant,
 La louoit, la flattoit sans cesse,
 Et lui montrait plus de talent
 Qu'il ne lui prouvoit de tendresse.

Il est vrai qu'il chanta l'Amour,
 Et son pouvoir à qui tout cède:
 Mais bientôt, par un prompt retour,
 Il en sut chanter le remède.
 Tibulle, en montrant moins d'esprit,
 Développe un cœur plus sensible,
 Il aime, il le sent, il le dit
 En moins de mots qu'il est possible;
 Et souvent un mot lui suffit.
 Aussi, je crois que son amante,
 Parmi tant d'hommages divers,
 Reçut de sa bouche éloquente
 Bien plus de baisers que de vers.
 C'est lui que je prends pour mon guide;
 Tu ne trouveras point en moi
 Les graces ni l'esprit d'Ovide;
 Mais je prouverai, par ma foi,
 Et par le goût le plus solide,
 Que je suis Tibulle pour toi.



ÉPITRES.

A TOI.

*Nulla domus tales unquam contexit amores:
 Nullus amor tali conjunxit fœdere amantes.*

CATUL., 59.

Zéïmire, enseigne-moi le temple de l'Amour:
 N'a-t-il plus parmi nous d'autel ni de séjour?
 Je sais que nos aïeux placèrent son image
 Au fond de leurs jardins, dans l'ombre du bocage:
 Là, l'amant éloigné de l'objet de ses feux,
 Solitaire, y portoit ses regrets et ses vœux.
 Je m'imagine voir une Grecque naïve,
 Loin d'un amant chéri languissante et plaintive,
 Aller aux pieds du Dieu gémir, verser des pleurs,
 L'implorer, et pour don lui présenter des fleurs.
 Un amant fortuné demandoit autre chose:
 Un baiser quelquefois fut le prix d'une rose;
 Et d'un cœur bien épris l'amour toujours content
 Payoit d'une faveur le plus mince présent.
 Où trouver aujourd'hui ce dieu que je révère?

Ah ! Zelmire, tu sais si j'ai des vœux à faire :
 En conjurant l'Amour de remplir mon espoir,
 Il faut lui demander jusqu'au bien de te voir.
 Que vous êtes heureux, amants qui dès l'aurore
 Voyez l'objet aimé pour le revoir encore ;
 Qui, par l'aube naissante arrachés de ses bras,
 Sous les yeux de l'Amour suivez partout ses pas ;
 Qui, lorsque de la nuit le voile se déploie,
 Courez jouir encor d'une plus douce joie !
 Libres dans vos plaisirs, libres dans vos amours,
 De vos embrassements rien n'interrompt le cours.

Zelmire, ne dis point qu'un état si tranquille
 Nous endort dans l'ennui d'un bonheur trop facile.
 Je sais qu'il est des cœurs foibles et languissants
 Qui n'ont d'activité que celles de leurs sens ;
 Dont l'ardent passagère et toujours inégale
 S'éveille par moment et meurt par intervalle :
 Mais, Zelmire, nos cœurs, formés différemment,
 N'ont-ils qu'un fol instinct ? Ils ont le sentiment.
 J'ose au moins t'assurer que l'ennui ne s'altère
 Ni de ce qu'il reçoit, ni de ce qu'il espère ;
 Et qu'enfin le bonheur avec toi partagé
 Est toujours trop rapide et trop peu prolongé.

Agréable séjour où je vais voir Zelmire !
 Beaux lieux, vous le savez si mon cœur vous désire !
 Oui, je vous reverrai, délicieux berceaux !
 En vain les aquilons dépouillent vos rameaux :
 Vous avez moins d'attraits, mais celle que j'adore
 Peut au sein des hivers vous embellir encore :
 Vous m'intéresserez même par vos débris.

Vous allez rappeler et peindre à mes esprits,
 A mon ame, à mes sens, enfin à tout mon être,
 Des jours trop tôt passés.. que vous ferez renaître.
 Vous fûtes confidants de mes premiers plaisirs ;
 Je m'en flais à vous encor plus qu'aux zéphirs :
 Et, de mille baisers donnés dans vos retraites,
 Aucun ne fut trahi par vos ombres muettes.

Oui, Zelmire, je sais quel est l'heureux séjour,
 Quel est l'aimable asile habité par l'Amour.
 Il est, n'en doutons point, au fond de vos bocages.
 J'irai bientôt, j'irai lui rendre mes hommages :
 J'irai me plaindre à lui de quelqu'un de mes maux.
 Peut-être de sa bouche entendrai-je ces mots :
 « Content, heureux, aimé, préféré par Zelmire,
 Peux-tu te plaindre, ingrat ! » Alors qu'aurai-je à dire ?
 Rien... Zelmire viendra : je lirai dans ses yeux
 Le plus tendre retour, et l'instant d'être heureux...
 Mais je le suis déjà : tu m'aimes, et ta flamme
 M'a tout donné sans doute en me donnant ton ame.

A TOI.

*Tu mihi curarum requies, tu nocte vel atrâ
Lumen, et in solis tu mihi turba locis.*

TIB., lib. IV, eleg. 15.

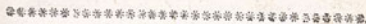
Que je les plains ces cœurs insensibles et froids ,
A des plaisirs sans goût abandonnés sans choix ,
Qui, d'un monde frivole embrassant les systèmes,
Savent jouir de tout, et non jouir d'eux-mêmes !
Je le sens, les plaisirs de la société
Ne sont que dans l'accord d'un cercle limité.
Au sein de la nature, et loin d'un vain tumulte,
Il faut que quelquefois notre ame se consulte.
Dans la foule brillante on est trop loin de soi :
J'aime à philosopher, à penser avec moi.
L'amitié, de l'amour cette aimable rivale,
Moins vive, et cependant quelquefois son égale,
L'amour et l'amitié (je les aime tous deux)
Suffisent au bonheur de qui sait être heureux.
Une amante, un ami que le penchant nous donne,
Une amante qui plaît, un ami qui raisonne ,
Différemment aimés, mais également chers,
Nous tiennent lieu de tout, et sont notre univers.
Qu'ai-je besoin d'aller adorer la fortune
Chez un grand qui m'ennuie ou bien que j'importe ?

L'humiliant appui dont il croit m'honorer ,
La faveur qu'il me vend, et qu'il faudra pleurer ,
Son coup d'œil dédaigneux, l'orgueil de son sourire ,
Seroient ils plus pour moi qu'un regard de Zelmire ?
Non, Zelmire! mon cœur met dans l'égalité
Son suprême plaisir et sa félicité.
C'est dans l'heureux séjour d'où l'hiver nous exile
Que j'ai joui d'un ciel toujours pur et tranquille.
Là mes jours, commencés et finis près de toi,
N'étoient qu'un court espace et qu'un moment pour moi :
Les ris en partageoient les heures fortunées.
Que de si doux moments ne sont-ils des années !
Là les nuits, mille fois plus belles que les jours ,
Dans le sein des plaisirs appeloient les amours :
J'aurois voulu cent fois les prolonger encore.
Quel amant ne craint point le retour de l'aurore !
Couvert de tes baisers, embrasé de tes feux ,
Après de telles nuits est-il un jour heureux ?
Oui, sans doute, il en est ; la beauté que l'on aime
Pourroit donner un charme à l'infortune même.
Le matin, quand l'ivoire assemblant tes cheveux
Sur ton front calme et pur en dispoit les nœuds ,
Tes traits, dans le miroir réfléchis à ma vue ,
Inspiroient à mon ame une joie inconnue :
La glace, en répétant les rayons de tes yeux ,
Augmentoit mes plaisirs multipliés comme eux.
Je crois me voir encore auprès de mon amante
Écouter les leçons de sa bouche charmante ,
Tracer sur le papier le lointain d'un coteau ,
Sur les plans avancés dessiner un hameau ,

D'arbres et de buissons ombrager les terrasses,
 De rochers inégaux varier les surfaces;
 Et, d'un cadre sans luxe entourant le dessin,
 Me présenter à toi mon ouvrage à la main.
 La tiens alors, la tiens, intelligente et sûre,
 De mes arbres trop ronds découpe la verdure,
 Divise les rameaux, fait jouer au travers
 Et les masses de l'ombre et les brillants des clairs.
 C'est ainsi que Zeuxis fut enseigné peut-être :
 Tous les talents, je crois, ont eu l'amour pour maître.

Ah! quand viendra le temps, où ton maître à mon tour,
 J'associerai pour toi les Muses à l'Amour ;
 Où formant ton oreille aux accords de la lyre,
 Dans l'art brillant des vers ma voix pourra t'instruire ?
 Zelmire, tu le sais, cet art est l'art du cœur ;
 Il donne la pensée, et l'esprit la couleur.
 L'aimable fiction est le fruit du génie ;
 Et l'oreille, en un mot, cadence l'harmonie.
 Puisse de tes essais l'Amour être l'objet !
 Il anime les vers dont il est le sujet.
 Nous aurons deux talents pour peindre la nature.
 La touche de la plume est également sûre :
 Elle ne cède point à l'effort des pinceaux,
 Et sait tracer aussi d'agréables tableaux.
 Elle offre à nos regards la clarté matinale
 Que répand dans les cieux l'amante de Céphale ;
 Elle peint ce jour doux qui suit un plus beau jour,
 Le lever du soleil, son coucher, son retour,
 La nuit s'enveloppant de l'ombre de ses voiles,
 La lampe de Diane et le feu des étoiles :

Elle peint les forêts, les fleurs, les prés, les champs,
 Les couleurs des oiseaux, leurs amours, et leurs chants.
 Qu'on se plaît à tracer ces brillantes images !
 L'univers fut toujours le spectacle des sages.
 Trop heureux quand je puis, par quelques sentiments,
 Donner encore une âme à ces tableaux charmants,
 Chanter les doux plaisirs que l'amour me procure,
 Et parler de Zelmire en peignant la nature !
 L'art de vivre n'est point celui de végétar :
 Contempler l'univers et le représenter,
 Savoir, en t'aimant bien, dire bien que je t'aime,
 Voilà, pour ton amant, la volupté suprême.
 Trop content quand il peut, dans le sein du bonheur,
 N'occuper que de toi son esprit et son cœur.



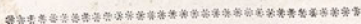
A TOI.

*Nalla potest mulier tantùm se dicere amatam
 Ferè quantum à me, Lesbia, amata mea es.
 CATUL., So.*

QUITTEZ, Amours, quittez vos demeures tranquilles.
 Il est des lieux plus beaux, de plus charmants asiles.
 Doux enfants du Plaisir et de la Volupté,
 Volez vers le séjour par Zelmire habité :
 Dans ses bras, à ses pieds, que ne puis-je vous suivre !

Volez ; c'est parmi vous que Zelmire doit vivre ;
 Vous serez mes rivaux sans me rendre jaloux :
 Par qui serois-je mieux remplacé que par vous ?
 Vous me rappellerez au tendre objet qui m'aime :
 L'amour consolateur n'est que l'amant lui-même.
 Allez donc : de Zelmire environnez les pas ;
 Dressez sur la verdure un trône à ses appas.
 Zelmire aime les prés, les routes solitaires,
 Le toit d'un vert feuillage, et ses ombres légères...
 Écoutez : si Zelmire, assise sur des fleurs,
 Du midi dévorant évitant les chaleurs,
 Se présente à vos yeux sous un berceau champêtre,
 Pensant à moi, rêveuse, et m'appelant peut-être ;
 Que loin de vous alors le plus vrai des Amours,
 Déguisé sous mes traits, lui tienne ce discours :
 « C'est ton amant, c'est moi : j'ai franchi l'intervalle
 Que met entre nous deux ton absence fatale ;
 Je viens jurer des feux qui ne mourront jamais :
 Chère Zelmire, entends les serments que je fais.
 Le ciel n'a pas toujours garanti du perjure.
 J'aime mieux attester Zelmire et la nature :
 La nature est si belle, et si belle par toi !
 Je la prends tout entière à témoin de ma foi.
 Que les tendres oiseaux, mourant sous ces ombrages,
 Changent en cris plaintifs leurs amoureux ramages ;
 Que la vigne et l'ormeau l'un à l'autre attachés,
 Séparés désormais, languissent desséchés ;
 Que les pleurs de l'Aurore et la fraîche rosée
 N'humectent plus le sein de la terre épuisée ;
 Que les gazons couverts par d'éternels frimats,

Cessent de s'émailler, de fleurir sous mes pas ;
 Qu'au lieu des doux parfums dont l'abeille compose
 Son nectar exprimé du lis et de la rose,
 Les fleurs n'exhalent plus, sous ces bosquets obscurs,
 Qu'une odeur importune et des poisons impurs :
 Que l'onde des ruisseaux, que celle des fontaines,
 Que l'ombre des vallons, que les trésors des plaines
 Que tout rentre, en un mot, dans l'éternel chaos,
 Si mon cœur, loin de toi, goûte quelque repos. »
 Amours, charmants Amours, joignez à mes promesses
 Le gage des baisers et le feu des caresses.
 Appelez les Plaisirs pour sceller mes serments.
 N'oubliez pas surtout mes tendres sentiments ;
 Ils sont faits pour son cœur, pour le cœur que j'adore.
 Vous, mes dieux et les siens, souvenez-vous encore
 De couronner son front, d'y former mille nœuds ;
 Que le myrte tressé s'unisse à ses cheveux.
 Il m'en souvient, Zelmire aime cette parure :
 Une rose, un bouton, des feuilles de verdure
 Se mêlèrent souvent à l'éclat de son teint.
 Placez eneor, placez quelques fleurs sur son sein :
 Mais, en rendant ces soins, conservez mon image ;
 Que je semble à ses yeux l'auteur de chaque hommage :
 C'est à vous de lui plaire, à moi seul de l'aimer.
 Volez, Amours !... Son cœur saura bien me nommer.



ÉTRENNES.



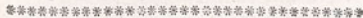
A TOI.

*Hanc, vos Pierides, festis cantate calendis...
Hoc solemne sacrum multos celebretur in annos:
Dignior est vestro nulla puella choro.*

TIBUL., lib. IV, eleg. 3.

Tu connois tous les vœux que mon cœur peut former :
Il en est un surtout, et l'amour me l'inspire,
C'est de renouveler dans l'ame de Zelmire
Ce sentiment si cher, ce plaisir de m'aimer,
Que le temps a fait naître... hélas! qu'il peut détruire.
Eh! qui ne sait pas que le Temps,
Père dénaturé, dévore ses enfans?
Un nouvel an commença sa carrière.
Combien d'amans, dont les amours
De l'autre année ont embelli le cours,
Sentent mourir le feu de leur ardeur première!
Ils ont passé leurs plus beaux jours.
On sent un vide affreux dans son ame étonnée :
Le nœud qui nous fut cher nous gêne et nous déplaît :

Le plus souvent la bonne année
Est celle qui finit, et non celle qui naît.
Si tu le veux nous irons à Cythère
Passer bail pardevant l'Amour,
D'aimer toujours, et de toujours nous plaire.
Zelmire, avons-nous en ce jour
De plus doux sermens à nous faire?
Viens; si le dieu nous demande un salaire
(Le bail signé par nous, et signé sans retour),
Par un baiser tu paieras le notaire.



A TOI.

*At mihi te comitem jurabas usque futuram...
Verba puellarum foliis leviora caducis.*
OVID., *Amer.*, lib. II, eleg. 6.

ZELMIRE, un jour de fête est sans doute le jour
Où l'on doit prodiguer les sermens de l'amour;
Mais n'attends point de moi de nouvelles promesses.
Va, mon amour est sûr, et sûr par mes foiblesses :
Mon cœur n'a pas besoin de redonner sa foi.
Eh! que t'offriroit-il qui ne soit tout à toi?
Ce qui t'est étranger, la gloire, la fortune,
Tout ce qui n'est point toi l'afflige et l'importune;
Et, malgré les chagrins de son jaloux ennui,

Le malheur dans tes bras est un bonheur pour lui.

Mais auras-tu, Zelmire, une égale constance ?
 Comment vas-tu passer les jours de mon absence ?
 A mes tristes destins vais-je être abandonné ?
 Serai-je, en te quittant, le seul infortuné ?
 Sur la rive où je vais rêver en solitaire,
 Rien de ton souvenir ne pourra me distraire.
 Si tu n'y peux, Zelmire, accompagner mes pas,
 Que le desir du moins t'y porte dans mes bras.
 L'amour, loin qu'à son feu l'absence soit fatale,
 Et des lieux et des temps sait franchir l'intervalle :
 Par des illusions il se fait des plaisirs,
 Il vole impatient où volent ses desirs,
 Zelmire, et c'est ainsi qu'aux bords où je te laisse
 Vers ton cœur adoré mon cœur viendra sans cesse.

Mais peut-être, oublié dans ces jours malheureux
 Je vais perdre des droits de jà vains ou douteux.
 Du rival qui t'est cher le pouvoir les balance :
 Qu'il va mettre à profit le temps de mon absence !
 Par combien de sermens il te fera jurer
 D'abandonner un cœur qu'il voudroit déchirer !
 Déjà je crois le voir, par de fausses caresses,
 Te flatter, t'arracher de honteuses promesses,
 Pardonner à ce prix tes infidélités,
 Et, fier de ses succès, t'annoncer ses bontés.
 Ah ! si jusqu'à ce point ton ame m'humilie,
 Je te verrai toi-même, en maîtresse avilie,
 D'un maître impérieux essuyer les dégouts,
 Éprouver les hauteurs de son orgueil jaloux :
 Et, sans cesse à ses pieds esclave volontaire,

Brûler devant l'idole un encens mercenaire.
 Ta honte sera douce à mon cœur outragé :
 Je la verrai, Zelmire, et je serai vengé.
 Heureux encore, heureux si, dans l'art des Corneilles,
 Quelque brillant succès récompense mes veilles :
 Si je puis quelque jour, pour mieux t'humilier,
 Me présenter à toi couvert d'un beau laurier !
 Je viendrai t'éblouir des rayons de ma gloire.
 Tu sentiras alors, alors tu pourras croire
 Qu'il est un noble orgueil, une fierté du cœur
 Qu'on ne doit pas au sort, et qu'on tient de l'honneur.

Mais dans quel avenir s'égarer mes pensées ?
 N'écoute point mes cris, mes plaintes insensées :
 Tu dois savoir, hélas ! si j'aime, si j'aimai.
 Pardonne quelque doute à l'amour alarmé :
 Pardonne ; il est affreux, pour un cœur qui t'adore,
 D'avoir souffert des maux qu'il faut souffrir encore ;
 De combattre toujours pour ne vaincre jamais,
 De voir l'amour trahi moins fort que les bienfaits :
 Enfin, il est horrible, après trois ans d'hommage,
 D'espérer beaucoup moins, de craindre davantage.

Eh quoi ! voudrais-tu donc que, plein de ces terreurs,
 Sur tes pas, aujourd'hui, je semasse des fleurs ?
 La fête de l'amour, d'une amante adorée,
 Au milieu des ennuis seroit mal célébrée.
 Peindrai-je à tous les yeux l'éclat de tes attraits !
 Ta fatale beauté, je l'ai dit, je la hais :
 Je fus, je suis encore infortuné par elle.
 Mais je m'applaudirai de te trouver si belle,
 Quand, heureux sans partage et sans rivalité,

Je posséderai seul ce qui m'est disputé.
 Ce langage jaloux te blesse et t'effarouche ?
 Sexe foible et léger, un seul plaisir te touche :
 Un éloge flatteur qu'on prodigue au hasard,
 Vain tribut de l'esprit, où l'esprit seul a part ;
 Des fadeurs, en un mot, voilà ce qui te flatte :
 Mais les sentimens purs d'une ame délicate,
 Les élans de l'amour, des transports pleins de feu,
 Ne t'effleurent qu'à peine, et t'intéressent peu !
 Zelmire, c'est ainsi qu'aux dons de la fortune
 J'oppose en vain des soins dont le cours l'importune :
 Par des biens séduisants, avec faste annoncés,
 Je vois trois ans d'amour en un jour effacés.
 Eh bien ! cède à l'espoir qui te plaît et t'enchaîne ;
 Jouis de ton bonheur, mais sans être inhumaine.
 Pourquoi prolonges-tu mes douloureux ennuis ?
 Fiais l'inquiétude et le doute où je suis.
 Zelmire, je ne sais, un trouble involontaire
 M'annonce des malheurs qu'on s'obstine à me taire :
 Un sentiment secret m'en instruit malgré moi,
 Je ne puis t'expliquer les maux que je prévoi ;
 Mais on veut à nos feux mettre un nouvel obstacle :
 Ma sensibilité m'est un trop sûr oracle.
 Enfin, que te dirai-je ? un nuage confus
 M'annonce mille maux, et m'en cache encor plus.
 Mon ame, à tes regards toujours développée,
 T'a montré ses replis, et ne t'a point trompée.
 Imite ma franchise ; ose enfin m'éclairer :
 Dis moi si je dois craindre, ou s'il faut espérer.



A TOI.

*Quid faciam dubito : dolor est meus ista videre ;
 Sed dolor à facio major abesse tuâ est.*

OVID., *heroid.* 15.

A tes ménagemens il faut donc consentir !
 Il faut donc te céder, et te perdre, et partir !
 Tu l'ordonnes ; tu veux que, pendant deux années,
 L'Amour séparément file nos destinées ;
 Et que, par l'espérance amusant ma douleur,
 J'attende que le temps me rende enfin ton cœur :
 Mais ton cœur pourra-t-il, pendant cet intervalle,
 Nourrir une tendresse à ma tendresse égale ?
 Et ne prévois-tu pas qu'un mortel trop heureux
 Peut, au-delà du terme, assujettir tes vœux ?
 Si tu peux aujourd'hui sacrifier ma flamme
 A de chers intérêts, trop puissans sur ton ame,
 Sur quel espoir, hélas ! puis-je me consoler ?
 Trompes-tu la victime avant de l'immoler ?
 Je n'ose approfondir ta politique obscure.
 Mon cœur souscrit à tout ; mais enfin il murmure :
 Il se plaint de l'arrêt que ta bouche a dicté,
 Et l'accuse tout bas de trop de cruauté.
 Quand de tous mes transports l'interprète fidèle,

Quand ma bouche, en des jours de trouble et de querelle,
 Osa te reprocher tes faibles sentiments ;
 Quand, mêlant l'amertume à mes emportemens,
 J'osai te faire voir mes profondes blessures ;
 Moins sensible à l'amour que sensible aux injures,
 Tu nommas dureté cette tendre fureur.
 Hélas ! je t'adorois en déchirant ton cœur !
 Mais réponds à ton tour : que veux-tu que je pense
 De l'épreuve nouvelle offerte à ma constance ?
 Tu m'aimes, me dis-tu : quel est donc le degré
 D'un amour qui peut naître et s'éteindre à son gré ?
 Ah ! si ta confiance aujourd'hui me l'avoue,
 Au plus triste abandon c'est moi que l'on dévoue :
 Mon rival trop heureux occupe tous tes soins.
 Me perdrois-tu pour lui, s'il t'intéressoit moins ?
 Entre l'Amour et nous doit-il être l'arbitre ?
 Si je fus ton amant, dis-moi donc à quel titre ?
 Oui, réponds .. m'as-tu vu, soigneux de te tromper,
 Mendier tes faveurs ou bien les usurper ?
 Ai-je sollicité le bonheur de te plaire ?
 Je n'ai su que t'aimer, me contraindre, et me taire.
 Quand tu me donnas tout, je n'aspirais à rien :
 Mon cœur irrésolu se méloit du tien ;
 Je forçai mon amour et ma bouche au silence :
 Je n'osois attaquer ta froide indifférence.

Dans le moment funeste autant qu'inopiné
 Où tu prévins mes feux, où tu m'as couronné,
 N'ai je pas dû penser que ton ame enflammée
 Se livroit tout entière au plaisir d'être aimée :
 Que, libre dans tes vœux ainsi que dans ton choix,

Tu te donnois à moi par le plus saint des droits ?
 Pourquoi, dans ces moments de prestige et d'ivresse,
 N'ai-je pu voir le piège où tomboit ma faiblesse ?
 Quel bonheur en effet m'annoncèrent tes feux ?...
 Cessons de rappeler ces instans malheureux :
 La coupe où s'enivra ma raison étouffée,
 Cette coupe fatale étoit empoisonnée.
 J'aurois dû te connoître, et pressentir dès lors
 Qu'un amour partagé s'éteint dans les remords :
 Que ton cœur, las d'un nœud qu'il croit illégitime,
 Pour le briser un jour m'objecteroit le crime.
 Quel crime cependant ?... Si c'en fut un pour toi
 De tromper mon rival et de trahir ta foi,
 C'en est un autre encore mais plus grand, plus horrible,
 D'abuser lâchement d'une ame trop sensible,
 D'avoir troublé la paix dont tu sus m'arracher,
 D'abandonner un cœur que le tien vint chercher.

Peut être trop d'aigreur empoisonne mes plaintes :
 Mais si de mes chagrins tu sentois les atteintes,
 Zelmire, à mon amour tu croirois tout permis.
 Assez et trop long-temps adorateur soumis,
 J'ai traîné sur tes pas, dans un humble silence,
 Les fers que désormais veut briser ta prudence.
 J'eus des torts, je le sais, j'eus les torts d'un jaloux ;
 Je soupçonnai tes soins .. mais, dis-moi, sommes-nous
 Dans ces tristes sécrails, dans ces prisons d'Asie,
 D'où la main des muets bannit la jalousie ?
 L'essaïn des séducteurs environne tes pas :
 Pour un cœur adoré quel cœur ne tremble pas !
 Cet or impérieux que l'opulence étale

Emporte la balance, et la rend inégale.
 J'ai frémi: j'ai prévu qu'un mortel trop heureux
 Triompheroit enfin du plus doux de mes vœux :
 Dans ce trouble cruel, dans cette horrible attente,
 J'ai querellé le sort, l'amour et mon amante.

Eh quoi ! tous mes soupçons étoient-ils incertains ?
 Le flambeau de l'amour va s'éteindre en tes mains.
 Pour un bonheur douteux que ta pitié m'annonce,
 Au nœud qui nous unit tu veux que je renonce !
 De quel frivole espoir faut-il m'entretenir ?
 Ah ! si par le passé je juge l'avenir,
 Feras-tu quelque effort pour briser une chaîne
 Dont l'éclat t'a séduite, et qui te rend si vaine ?
 Que dis-je ! penses-tu qu'il soit en ton pouvoir
 De remplir quelque jour mon chimérique espoir ?
 Par de nouvelles lois chaque jour maîtrisée,
 Chaque jour plus contente et moins désabusée,
 Pourras-tu t'occuper du sort d'un malheureux
 Égaré dans la foule où se perdront ses vœux ?

Mais je veux bien, Zelmire, en croire tes promesses :
 (Que m'importe une erreur après tant de foiblesses ?
 C'en est une de plus, et je veux l'embrasser.)
 Mais songe que c'est toi, toi qui m'y veux forcer ;
 Songe que tu promets à l'amant le plus tendre
 De lui rendre les droits que tu vas lui reprendre.
 Ta bouche l'a juré, ton cœur en est garant ;
 Ton cœur sera puni s'il trahit le serment :
 Il le sera par moi, peut-être par lui-même :
 Par moi qui sais haïr au même excès que j'aime,
 Qui saurai sur tes jours rejeter le mépris

Dont mes jours malheureux auront été flétris ;
 Par moi qui te rendrai dans la même mesure
 Et les indignités, et la honte, et l'injure.
 Enfin je chercherai mon plus cruel vengeur
 Dans tes propres remords, dans le foud de ton cœur.
 Si tu trahis l'espoir dont tu flattes mes peines,
 Puisse-tu, sous le poids de tes hontes et chaînes,
 Traîner dans les affronts des jours déshonorés,
 Des jours à l'esclavage, à l'opprobre livrés !
 Puisse l'ingrat mortel auteur de mon supplice
 Ne te payer jamais le prix du sacrifice !
 Heureux si je puis voir ton cœur, toi, la beauté,
 Au comble du mépris qu'ils auront mérité !



STANCES A TOI.

L'AMOUR TRAHI.

*Omnia persolvi : frui tunc alter amore ,
 Et precibus felix utitur ille meis.
 Tr. lib. 1, eleg. 5.*

Je l'ai dit à l'écho, l'écho l'a répété ;
 Je l'ai dit au zéphyr, le zéphyr en murmure ;

Je l'ai dit à la terre, au ciel épouvénté ;
Enfin, je le veux dire à toute la nature,
Zelmire à la noirceur de l'infidélité
Vient d'unir sans remords le crime du parjure.

Je n'eus point l'art cruel de la tyranniser,
L'ingrate ! elle me vit, adorateur timide,
N'oser rien quand peut-être il falloit tout oser.
Son choix, son goût, son cœur, tout pour moi la décide :
Elle m'aime, le jure ; et j'en crois le baiser
Offert et recueilli sur sa bouche perfide.

Des serments qu'elle a faits ces lieux furent témoins.
Sous ce hêtre où nos noms furent gravés par elle,
Mon bonheur fut l'objet de ses plus tendres soins :
Les droits que m'accorda sa faveur infidèle,
S'ils sont anéantis, sont attestés du moins ;
Et, sans les garantir, tout ici les rappelle.

Malheureux ! de quel coup me suis je vu frapper !
Hier un autre amant, dans ce lieu solitaire,
Lui prodigua des vœux dont il sut l'occuper.
Loin que mon souvenir servît à l'en distraire,
Tout ce que l'inhumaine a dit pour me tromper,
Sa bouche, mille fois, l'a redit pour lui plaire.

Zelmire, ce rival vengera ton amant.
Puisse-t-il être ingrat autant que je suis tendre !
Qu'il jure de t'aimer pour rompre son serment :
Qu'à des charmes nouveaux il brûle de se rendre ;
Et puisses tu souffrir, par un double tourment,
L'afront de voir ta honte et l'horreur de l'entendre !

ÉPITRE A UN AMI

SUR L'INFIDÉLITÉ DE ZELMIRE.

Odi et amo : quare id faciam fortasse requiris?
Nescio, sed fieri sentio, et excrucior.

CATUL., 85.

Cher et cruel ami, penses-tu que mon cœur
Loin de ce qu'il adore ait trouvé le bonheur ?
Qu'il se repose enfin dans ce sage équilibre
D'un cœur sans passion, indifférent et libre ?
Tu croyois les briser ces fers de mon amour.
Ces fers quittés cent fois et repris tour à tour.
Ah ! je rappelle encor le jour, le jour horrible,
Où parjure, où barbare, et cependant sensible,
Dans un affreux exil par tes mains entraîné,
Je fuyois loin des yeux qui m'avoient enchaîné.
De ces yeux adorés peins-toi l'inquiétude.
Soit amour, soit instinct, soit même l'habitude,
Quoique de mon départ j'eusse tu le moment,
Zelmire sut prévoir l'exil de son amant :
Ou plutôt sans soupçon, mais d'horreur pénétrée,
Incertaine, tremblante, en secret déchirée,
Elle sentoit des maux à son cœur inconnus,

Et pleuroit un ingrat qu'elle ne verroit plus.
 Hélas! je rejetai ses baisers, ses caresses :
 Cent fois, renouvelant ses plus vives tendresses,
 Ses bras, autour de moi serrés avec effort,
 M'entraînoient au plaisir, ou plutôt à la mort.
 Juge du trouble affreux de mon ame éperdue.
 On découvroit encore à ma tremblante vue
 Ces attraits de nos sens toujours victorieux,
 La volupté du cœur, et le charme des yeux...
 Ah! je n'étois pas né pour être ainsi parjure!
 Et cependant j'osai poursuivre mon injure.
 Pour la dernière fois j'admirais ses appas;
 On me les dévoiloit.... je n'en profitai pas :
 Je la quitte, je pars sans sentiment, sans vie.
 Jadis, avec regret abandonnant Julie,
 Ovide relégué sur des bords inhumains,
 N'avoit pas senti d'aussi cruels chagrins.
 J'arrive dans le sein d'une famille aimée :
 Mon ame, en ces moments, de regrets consumée
 (Quoique sur tous ses goûts on sût la prévenir),
 Se fermoit tout entière à l'attrait du plaisir.
 Mon cœur infortuné, resserré dans lui-même,
 S'occupoit des douleurs du seul objet qu'il aime.
 Quelle lettre en effet on m'écrivit alors!
 Les plaintes, les regrets, l'amour et ses transports ;
 Tout ce que le reproche eut jamais de plus tendre,
 Tout ce que d'une amante un amant peut attendre,
 Les vœux et le serment de me garder sa foi,
 De m'aimer sans réserve, et de n'aimer que moi ;
 Je trouvai tout, ami, dans sa lettre chérie,

Tu m'observois en vain : je réponds, je supplie,
 Je conjure son cœur de nourrir cet amour :
 J'aime, je promets tout, j'annonce mon retour....
 Vains projets! ta prudence et ta pitié barbare
 Tentent de rappeler ma raison qui s'égare.
 Vainement je fuyois : vainement mes douleurs
 Dans des lieux écartés te déroboient mes pleurs :
 Dans les antres secrets, au fond de nos prairies,
 Je portois loin de toi mes sombres rêveries.
 Ta politique adroite épioit mes ennuis :
 Dans l'épaisseur des bois, cruel, tu me poursuis ;
 Tu me peins mon amante infidèle et coupable ;
 Me préférant bientôt un mortel moins aimable ;
 S'abandonnant au feu de ses embrassements,
 Me trahissant enfin pour prix de mes serments...
 Né tendre, mais jaloux, je ne veux plus écrire :
 Je maudis mon amour, je déteste Zelmire ;
 Aux dépens de mon cœur j'occupe mon esprit...
 On m'aîmoit cependant ; mais enfin ce dépit,
 Ce sentiment affreux si puissant sur nos ames,
 Livre ce que j'aîmois à de nouvelles flammes.
 Voilà ce qu'ont produit tes soins empoisonnés!
 Je coule dans les pleurs mes jours infortunés,
 Je suis trahi, perdu ; j'aime, je brûle encore.
 On me méprise, ami ; que dis je ! l'on m'abhorre :
 Un autre dans les bras qui surent m'enchaîner
 Peut donner des plaisirs et s'en faire donner.
 Ah ! l'ingrate, après tout, sans remords et sans peine,
 A pu rompre les nœuds de sa première chaîne.
 Oui, dis-moi, cher ami, que son cœur avili

A payé par la honte un criminel oublié :
 Qu'aux yeux de l'univers désormais méprisable ,
 Puisqu'elle doit rougir, elle n'est plus aimable.
 Peins-la-moi des couleurs qu'apprête le mépris ;
 Dis que je fus par elle indignement surpris ;
 Sers-toi de ces couleurs qu'empruntoit ton pinceau
 Lorsque, de mes erreurs déchirant le bandeau ,
 Tu me représentois l'objet de ma tendresse
 Digne au plus, à tes yeux, d'un seul moment d'ivresse ;
 Trop vil pour mériter les tendres sentiments
 Qu'une flamme épurée inspire aux vrais amants.
 Toi qui m'as arraché des bras de ce que j'aime,
 Toi, le cruel auteur de mon supplice extrême,
 Force moi de haïr ce qui fut adoré,
 Et ce qui plaît encore à mon cœur déchiré.
 Ces lauriers desséchés, ces dons de Melpomène,
 Ces applaudissements, ces honneurs de la scène,
 Que ta voix me promet pour prix de mes travaux,
 Sont un trop foible espoir pour adoucir mes maux.
 Hélas ! qui me rendra ces voluptés si chères
 Ces nuits, ces jours heureux, ces plaisirs solitaires,
 Ces doux moments filés par les mains de l'amour,
 Ces baisers, en un mot... que je rendois toujours ?
 Ami, j'ai tout perdu ; j'ai perdu mon amante.
 Ces nouvelles beautés que ta bouche me vante
 N'ont point, comme l'objet qui règne sur mon cœur,
 Ce charme incépéieux, cet ascendant vainqueur
 Qui, de l'amour sur nous établissant l'empire,
 Nous fait goûter son charme au moment qu'il attire.
 Non, non ; d'une autre ardeur je ne puis m'enflammer :

Apprends moi, si tu peux, l'art de ne plus aimer :
 Ou laisse-moi du moins, dans les maux que j'endure,
 Souffrir, gémir, languir, mourir pour ma parjure.
 Trop heureux cependant si tes soins, si le temps,
 Si de ton amitié les secours triomphants,
 L'emportent à la fin sur moy ame rebelle ,
 Me sauvent de l'affront d'aimer une infidèle !

IMITATION.

Que mon cœur est jaloux du lever de l'Aurore !
 Que son réveil est heureux et brillant !
 Elle jouit des fleurs qu'elle colore :
 Son œil voit tout dans un moment.
 Verrai-je aussi le berger qui m'adore ?
 Flambeau du jour, montrez-moi mon amant.
 Heureux zéphyr ! la fleur à peine éclose
 Ouvre pour vous son sein frais et charmant :
 Vous caressez l'œillet avec la rose.
 Mirtil n'est pas moins caressant ;
 Mais à nos feux un surveillant s'oppose.
 Zéphyr, vers moi transportez mon amant.
 Je veux du rossignol surpasser le ramage ;

Qu'on vante moins la douceur de son chant :
 Je chante mieux , j'aime aussi davantage.
 Ma voix rend un son plus touchant :
 Le tendre amour me prête son langage.
 Oiseaux, cédez : je chante mon amant.

A MES SERINS.

Vous vous aimiez , mes aimables serins !
 Témoin de vos tendres caresses,
 J'applaudissois à vos heureux destins,
 Et j'ai souvent envié vos foiblesses.
 Jeunes époux, libres dans vos baisers,
 Vous puisiez le bonheur au sein de la nature...
 Il n'est donc point, hélas! de félicité pure :
 Point d'amours et de biens qui ne soient passagers!
 Mon cher serin, ô toi qui, près de ton amante,
 Veillois à ses besoins, veillois à ses plaisirs ;
 Toi dont l'ardeur active et diligente
 Savoit répondre à ses moindres desirs,
 Mon cher serin, tu meurs, et la Parque sévère
 Tranche tes jours dans ces mêmes moments,
 Dans ces moments si chers aux époux, aux amants,

Où tu goûtois le plaisir d'être père ;
 Où par tes soins et des devoirs charmants,
 Tu soulageois les travaux de la mère!
 O mort ! affreuse mort ! ainsi donc ta fureur
 Marque notre heure infortunée
 Dans les instants consacrés au bonheur,
 Au sein des voluptés, au sein de l'hyménée?
 O toi qui maintenant gémisses de tes amours,
 Toi, du plus tendre époux l'épouse malheureuse,
 Pourquoi de tes funestes jours
 Prolonger désormais la durée odieuse?
 Je t'entends ; et tu veux par tes embrassements
 Dans ces germes glacés porter le feu de l'être ;
 Tu veux ranimer tes enfants.
 Épargne-leur plutôt, par des soins plus pressants
 La douleur de sentir et le malheur de naître :
 Ces deux infortunés éprouveroient peut-être
 Et tes plaisirs amers, et tes chagrins cuisants :
 Qu'ils périssent. Et toi, digne et fidèle épouse
 Suis au tombeau ton époux malheureux.
 Déjà son ombre inquiète et jalouse
 T'appelle, par ses cris, au séjour ténébreux.
 Songe que pour des cœurs que la tendresse assemble
 Après le doux plaisir de vivre et de s'aimer,
 Il n'en est point qui doit plus charmer
 Que celui de souffrir et d'expirer ensemble.

STANCES.

A ROSINE.

Adorable Rosine , il est vrai ; l'autre jour,
 Dans je ne sais quel trouble , où l'ame s'abandonne ,
 Pressé par le désir , égaré par l'amour ,
 En te serrant la main , je t'ai dit : Ah , ma bonne !

Ce mot seul l'exprimoit les plus vifs sentimens :
 Je t'ai dit d'après toi : d'où vient donc qu'il t'étonne ?
 N'en doute pas , Rosine ; il est mille moments
 Où cent fois mieux encore je dirois : Ah , ma bonne !

Si , lorsque mes regards s'arrêtent sur les tiens ,
 Tes yeux me promettoient tout ce que l'amour donne ;
 S'ils peignoient des desirs favorables aux miens ,
 Dans quel ravissement je dirois : Ah , ma bonne !

Si ta bouche charmante , au lieu de m'accuser ,
 Me pardonnant l'aveu qu'une amante pardonne ,
 Confondoit nos deux cœurs dans le feu d'un baiser ,
 Combien je te dirois : Ah , ma bonne ! ah , ma bonne !

Si d'un voile inutile écartant les replis ,
 Je caressois ton sein où la rose boutonne
 Et mêle son éclat à deux touffes de lis ,
 Dans quelle émotion te dirois-je : Ah , ma bonne !

Enfin , si dans tes bras épuisant le désir
 De l'amour satisfait j'obtenois la couronne ,

Et buvois avec toi la coupe du plaisir,
 Tous mes sens à la fois te diroient : Ah , ma bonne !

Que tu me verrois fier de t'être ainsi lié !
 Mais le seul sentiment que mon cœur te soupçonne
 Est ou l'indifférence ou la simple amitié.
 Hélas ! sans être heureux comment dire : Ah , ma bonne !

LE PORTRAIT MANQUÉ.

Venez , Chloé : je vais peindre vos traits...
 Mais que vois-je ! quelle folie !
 De quels vains ornemens chargez-vous vos attraits ?
 C'est la laideur qui peut être embellie ;
 Les grâces , la beauté ne le furent jamais.
 Point de parure , un déshabillé frais,
 Rien , s'il se peut ; et vous voilà jolie.
 Chloé , pourquoi de vos cheveux
 A-t-on gêné les replis et les ondes ?
 Défaites-moi ces ridicules nœuds ,
 Et laissez-les flotter en tresses vagabondes.
 Un ruban qui les lie est tout ce que je veux.
 Eh quoi ! dans vos regards aucun feu n'étincelle ;
 Vous avez deux beaux yeux tranquillement ouverts :
 L'âme est dans le coup d'œil ; mais où la vôtre est-elle ?
 Je voudrois que ces yeux baissés , presque couverts ,
 Fissent tomber sur moi ces timides éclairs,
 Ces rayons du désir , qui vous rendroient si belle ,
 Qui me seroient et si doux et si chers !
 Votre bouche est charmante : eh bien ! par quelle cause ,
 Par quel motif ne me dit-elle rien ?
 Un soupir égaré sur ces lèvres de rose

Un seul soupir s'exprimerait si bien !
Ce fauteuil vous tient droite, immobile, gênée :
Pourquoi n'avez-vous pas choisi ce canapé ?
Votre ensemble charmant s'y fût développé

Dans l'attitude abandonnée
Où se repose un cœur tendrement occupé.
Ah ! Chloé, je vois trop ce que je devois craindre !
Un faux espoir est venu m'animer
J'ai cru qu'en vous peignant je peindrois l'art d'aimer :
C'est l'art de plaire qu'il faut peindre.

A MON AMI.

Tu plains mes jours troublés par tant d'orages,
Mes jours affreux, d'ombres environnés !
Va, les douleurs m'ont mis au rang des sages !
Et la raison suit les infortunés.

A tous les goûts d'une folle jeunesse
J'abandonnai l'essor de mes desirs :
A peine, hélas ! j'en ai senti l'ivresse,
Qu'un prompt réveil a détruit mes plaisirs.

Brûlant d'amour et des feux du bel âge,
J'idolâtrai de trompeuses beautés.
J'aimois les fers d'un si doux esclavage ;
En les brisant, je les ai regrettés.

J'offris alors aux filles de Mémoire
Un fugitif de sa chaîne échappé ;
Mais je ne pus arracher à la gloire
Qu'un vain laurier que la foudre a frappé.

Enfin j'ai vu de mes jeunes années
L'astre pâler au midi de son cours :
Depuis long-temps la main des destinées
Tourne à regret le fuseau de mes jours.

Gloire, plaisir, cet éclat de la vie,
Bientôt pour moi tout s'est évanoui.
Ce songe heureux dont l'erreux m'est ravie
Fut trop rapide ; et j'en ai peu joui.

Mais l'imitié sait, par son éloquence,
Calmer des maux qu'elle aime à partager ;
Et, chaque jour, ma pénible existence
Devient près d'elle un fardeau plus léger.

Jusqu'au tombeau si son appui me reste,
Il est encor des plaisirs pour mon cœur ;
Et ce débris d'un naufrage funeste
Pourra lui seul me conduire au bonheur.

Quand l'infortune ôte le droit de plaire,
Intéresser est le bien le plus doux ;
Et l'amitié nous est encor plus chère,
Lorsque l'amour s'envole loin de nous.

MON RETOUR.

On sait des voyageurs l'ordinaire folie :
Ils racontent toujours, ne finissent jamais.
L'un vient du Canada, l'autre de l'Italie ;
Celui-ci du Pérou, celui-là de Calais,
L'un vient de visiter les colonnes d'Alcide,
L'autre de l'Amérique, un autre du Japon.
L'un s'est noirci comme un charbon

Dans le foyer de la zone torride :
 L'autre s'est refroidi sous le ciel du Lapon.
 Faisant de ces pays un détail inutile ,
 Tout voyageur enfin tient d'ennuyeux discours :
 Mais moi , qui sais les abrégé toujours ,
 Je vous dis en deux mots que je viens de Janville *.

LA DÉFENSE INUTILE.

CHANSON.

Air : *Lison dormoit.*

Voyez, voyez mon imprudence !
 J'allois au bois sans craindre rien :
 Je bravois tout, sous la déf nse,
 De ma houlette et de mon chien.
 Houlette et chien, soupirs et larmes,
 Sont un appui foible et léger :
 Contre un berger,
 Contre un berger,
 Un cœur sensible a-t-il des armes ?
 Près d'un berger,
 Près d'un berger,
 Rien n'est secours, tout est danger.

Licas hier me vit seulette :
 Qu'il affecta de soins trompeurs !
 Bientôt le fer de ma houlette
 Fut entouré de mille fleurs.
 D'un air riant et plein de charme
 Il la suspend au tronc voisin.

* Petite ville de l'Orléanois , patrie de l'auteur.

Il prend ma main,
 Il prend ma main.
 Ma main qu'il flatte et qu'il désarme :
 Il prend ma main,
 Il prend ma main,
 Et de baisers couvre mon sein.

Mon chien voyoit le téméraire ,
 Mais sans pouvoir à mes dangers :
 Tranquille au pied de la bergere ,
 Il craint les loups, non les bergers.
 Je n'ai plus rien pour me défendre ;
 L'ombre du soir s'étend sur nous.

A mes genoux ,
 A mes genoux ,
 Licas osa tout entreprendre :
 A mes genoux ,
 A mes genoux ,
 Il triompha d'un vain courroux.

COUPLETS.

Sur l'air d'Albanise : *Mon jeune cœur palpite.*

Lise, entends-tu l'orage ?
 Il gronde , l'air gémit :
 Sauvons-nous au bocage...
 Lise doute et frémit.
 Qu'un cœur foible est à plaindre
 Dans ce double danger !
 C'est trop d'avoir à craindre
 L'ora e et son berger.

Mais cependant la foudre
 Redouble ses éclats ;

Que faire et que résoudre ?
Faut-il donc suivre Hylas !
De frayeur Lise atteinte
Va , vient , fuit tour à tour :
On fait un pas par crainte ,
Un autre par amour.

Lise au bosquet s'arrête
Et n'ose y pénétrer ;
Un coup de la tempête
Enfin l'y fait entrer.
La foudre au loin s'égare ,
On échappe à ses traits :
Mais ceux qu'Amour prépare
Ne nous manquent jamais.

Ce dieu, pendant l'orage ,
Profite des moments :
Caché dans le nuage,
Son œil suit les amants.
Lise de son asile
Sortit d'un air confus...
Le ciel devint tranquille :
Son cœur ne l'étoit plus.

ÉPITAPHE

DE L'ABBÉ DE VOISENON.

Ci git un abbé libertin ,
Plein d'esprit , et d'humeur folote.
Il étoit porteur de calotte,
Mais c'étoit celle de Crispin.

F I N.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CALISTE , tragédie.	Pages 5
LES HOMMES DE PROMÉTHÉE.	77
POÉSIES DIVERSES.—La Vieillesse. Épître à M. l'abbé de F***.	97
Réponse de M. Colardeau à une épître que lui avoit adressée M. Pezay.	101
Ode à M. d'Aguesseau de Fresne.	105
L'Amour et l'Amitié.	110
Aglaé, ou la prière à l'Amour.	115
Stances à Églé.	117
Les sacrifices de l'Amour.	119
Vers pour mettre au bas d'une statue de la Vo- lupté.	122
Épître à M. d'Ép***.	125
Au roi Louis XV.	126
Sur la mort de monseigneur le Dauphin.	128
A madame ***.	129
A M. le comte de ***.	132
Bouquet à toi.	134
Épîtres. — A toi.	137
	A toi.
	140

A toi.	Pages.	143
Étrennes. — A toi.		146
A toi.		147
A toi.		151
Stances à toi. L'amour trahi.		155
Épître à un ami, sur l'infidélité de Zelmire.		157
Imitation.		161
A mes serins.		162
Stances à Rosine.		164
Le portrait manqué.		165
A mon ami.		166
Mon retour.		167
La défense inutile. Chanson.		168
Couplets. <i>Lise, entends-tu l'orage?</i>		169
Épitaphe de l'abbé de Voisenon.		170

Wagner 81. v. 97. 11. —
0.0.2.0.5.0.0